UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BINDING LIST NOV 2 1925

LA FRANÇAISE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois au théâtre de l'Odéon,
le 18 avril 1907.

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR :

Ménages d'artistes, comédie en trois actes.
Blanchette, comédie en trois actes.
La Louvée, comédie en trois actes.
L'Engrenage, comédie en trois actes.
Monsieur de Réboval, comédie en quatre actes (non publiée).
La Rose bleue, comédie-vaudeville en un acte.
Les Bienfaiteurs, comédie en quatre actes.
L'Evasion, comédie en trois actes. (*Couronnée par l'Académie française.*)
L'Ecole des Belles-Mères, comédie en un acte.
Le Berceau, comédie en trois actes.
Résultat des Courses, comédie en six tableaux.
Les Trois filles de M. Dupont, comédie en quatre actes.
La Robe rouge, pièce en quatre actes. (*Couronnée par l'Academie française.*)
Les Remplaçantes, pièce en trois actes.
La Petite Amie, comédie en quatre actes.
Les Avariés, pièce en trois actes.
Maternité, pièce en trois actes.
Les Hannetons, comédie en trois actes.
Simone, pièce en trois actes.
La Française, comédie en trois actes.
Suzette, comédie en trois actes.
La Foi, pièce en cinq actes.
La Femme seule, pièce en trois actes.
Le Bourgeois aux champs, comédie en trois actes.

EN COLLABORATION :

AVEC M. GASTON SALANDRI

Bernard Palissy, un acte en vers.

AVEC M. PAUL HERVIEU

L'Armature, pièce en cinq actes.

AVEC M. JEAN SIGAUX

La Déserteuse, pièce en quatre actes.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

8585 fr

Eugène BRIEUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA FRANÇAISE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

— QUATRIÈME ÉDITION —

15575-4
27/8/20

PARIS — Ier

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

DEVANT LE THÉATRE-FRANÇAIS

1917

Tous droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

The play *la Française*, is entered according to act of Congress, in the year 1907, by M. Brieux, in the office of the Librarian of Congress at Washington; all rights reserved.

PERSONNAGES

BARTLETT.	MM.	Decori.
GONTIER.		Duquesne.
PIERRE.		Desjardins.
CHARLES		Vargas
ROQUELOT		Bernard
JEAN.		Paul Villé fils.
HUSSON		Violet.
SERGET		Darras.
LE PETIT JACQUES		La petite Willem.
UN ENFANT.		La petite Pré.
MARTHE	Mmes	Rolly.
GENEVIÈVE		Lély.
LÉONTINE.		Maupin.
ROSE		Aubry.
IRMA.		Cécile Didier.

De cette brochure il a été tiré à part vingt exemplaires sur papier de Hollande, numérotés et paraphés par l'éditeur.

PQ
2201
B5F7
1917

LA FRANÇAISE

ACTE PREMIER

Un salon dans une villa de Trouville. Par la grande baie vitrée du fond, qui est ouverte, on aperçoit les toits des cabines de bains. A l'horizon, la mer. Tables, chaises, fauteuils. Sur la terrasse, une longue-vue supportée par un trépied.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, MARTHE, GENEVIÈVE, LE PETIT JACQUES.

Au lever du rideau, Pierre, quarante-cinq ans, assis dans un fauteuil d'osier, sur la terrasse, lit des journaux. Marthe, trente-six ans, et Geneviève, dix-huit ans, s'occupent à un travail de broderie. Le petit Jacques, sept ans, juché sur une chaise, surélevé par deux gros livres, écrit, très appliqué.

MARTHE, *à Geneviève.*

Tu fais un point de chaînette, tu passes deux points, puis deux points de chaînette.

GENEVIÈVE

Merci, marraine, merci. Je me rappelle maintenant. (*Pierre, en chantonnant, se lève, va regarder*

à la longue-vue, puis revient s'appuyer sur l'épaule de Marthe en la regardant travailler. Silence.)

LE PETIT JACQUES

Ça y est. (*Il se laisse glisser de sa chaise.*) J'ai fini ma page! (*Chantonnant et dansant, les mains dans les poches de son pantalon, comme un petit homme.*) J'ai fini ma page! J'ai fini ma page!... (*Courant et venant s'abattre sur les genoux de Marthe.*) Mon histoire, petite mère, mon histoire!

MARTHE

C'est vrai, tu as fini?

PIERRE, *qui regardait.*

C'est même très bien.

MARTHE

Et ta leçon?

LE PETIT JACQUES

Je la sais!

MARTHE

Voyons... Va chercher ton livre...

LE PETIT JACQUES

Voilà! Voilà! Voilà! (*Il porte le livre à sa mère.*)

MARTHE

Où est-ce?

LE PETIT JACQUES

Attends...

MARTHE

J'ai trouvé... Allons... parle... Eh bien?...

LE PETIT JACQUES, *un peu penaud.*

Dis-moi le premier mot...

MARTHE

817...

LE PETIT JACQUES

817... Louis le Débonnaire... Louis le Débonnaire...

MARTHE

Eh bien? Qu'est-ce qu'il a fait, Louis le Débonnaire?

LE PETIT JACQUES

Je ne sais pas.

MARTHE

Partage l'empire...

LE PETIT JACQUES

Partage l'empire entre ses trois fils...

MARTHE

Après?... Comment s'appelaient-ils, ses trois fils?

LE PETIT JACQUES

Me rappelle plus...

MARTHE

Et tu crois que je vais te raconter une histoire...

LE PETIT JACQUES

Attends... Je cherche...

GENEVIÈVE, *soufflant.*

Lothaire.

LE PETIT JACQUES

Lothaire...

GENEVIÈVE, *de même.*

Pépin.

LE PETIT JACQUES

Pépin et Louis... Entre ses trois fils... Lothaire... Pépin et Louis le Germianique... Ça y est! Ça y est! J'ai su!

MARTHE

Geneviève ne t'a pas soufflé?...

LE PETIT JACQUES

Si, mais je ne le lui avais pas demandé... Mon histoire... Il était une fois...

MARTHE

Tu n'as pas bien su ta leçon...

LE PETIT JACQUES

Si... va... Il était une fois... (*Il monte sur les genoux de sa mère.*) Il était une fois... (*Il l'embrasse.*)

MARTHE

Tyran! (*Elle l'embrasse.*) Il était une fois, au Jardin des Plantes, un gros boa.

PIERRE

Tu sais ce que c'est?...

LE PETIT JACQUES

Oui, c'est un serpent, gros... gros comme toi.

MARTHE

Chaque matin, on lui apportait à manger un petit chevreau.

LE PETIT JACQUES

Tout vivant ?

MARTHE

Tout vivant... Habituellement, le petit chevreau, épouvanté, allait se blottir dans un coin de la cage et se laissait manger sans se défendre... L'autre jour, ce fut le tour d'un petit chevreau tout noir. Au lieu de se laisser faire comme les autres, il se mit à courir sur le boa et à le frapper à coups de pieds et à coups de tête.

LE PETIT JACQUES, *riant aux éclats.*

C'est bien fait! C'est bien fait !

MARTHE

Remarque bien que cela pouvait passer pour de la pure folie, car le serpent est tellement plus gros que le chevreau, tellement plus fort, qu'il paraissait bien certain que le petit chevreau tout noir serait mangé Mais il fit tant, le petit chevreau tout noir, il se démena si bien, il fut si courageux, qu'un gardien dit : « Cet animal-là va éborgner notre boa, retirons-le. On le redonnera demain au serpent. » On le retira et on en apporta un autre qui fut croqué.

LE PETIT JACQUES

Et le petit courageux?

MARTHE

Attends. On le fit entrer dans la cage le lendemain matin.

LE PETIT JACQUES

Et alors?

MARTHE

Il recommença ce qu'il avait fait la veille...

LE PETIT JACQUES

A donner des grands coups de pieds et des grands coups de tête au grand boa?

MARTHE

Oui.

LE PETIT JACQUES

Alors?

MARTHE

Alors, le directeur du Jardin des Plantes vint à passer, il se fit raconter l'aventure et, pour récompenser le petit chevreau tout noir de son intrépidité, pour le récompenser d'avoir ainsi lutté malgré sa faiblesse, il donna l'ordre de l'épargner... ce qui fut fait...

LE PETIT JACQUES, *ravi.*

Ah! (*Après un temps.*) Dis donc, petite mère?

MARTHE

Mon chéri?

LE PETIT JACQUES, *grave.*

C'est sa maman qui a dû être contente, au petit chevreau tout noir.

MARTHE

Tu peux le dire. Mais il y a une morale à mon histoire.

LE PETIT JACQUES

Quelle morale?

MARTHE

Celle-ci : Il ne faut jamais consentir à être mangé.

LE PETIT JACQUES

Tu me la raconteras encore, dis? (*La femme de chambre apporte des imprimés et sort.*)

GENEVIÈVE, *à Marthe qui prend un journal.*

Marraine, tu me prends mon journal!

MARTHE

Je te le rendrai.

GENEVIÈVE

L'abonnement est à mon nom. (*Elle va vers sa mère, Marthe s'éloigne. Petite course joyeuse dans le salon.*)

MARTHE

Prends garde à ton petit frère.

GENEVIÈVE

Par là, Jacques, tu vas empêcher maman de sortir. (*Pendant que Geneviève était penchée, Marthe a pris sur une table un ancien numéro du même journal et elle le rend ensuite à Geneviève à la place de celui qu'elle tenait, et qu'elle reposera sur la table sans être vue.*)

MARTHE

Je me rends. Tiens, le voilà!

GENEVIÈVE

Ah! (*Elle saute de joie.*)

PIERRE

Qu'est-ce que vous vous disputiez avec une telle rage?

GENEVIÈVE

L'Illustration. Enfin, est-ce juste... père? Le journal est à moi.

MARTHE, *gaie.*

Tu pouvais bien me le prêter...

GENEVIÈVE

L'abonnement est à mon nom. Est-ce vrai?

PIERRE

C'est vrai.

GENEVIÈVE, *à sa mère.*

Même, tu n'avais pas le droit de déchirer la bande. (*Imitant les enfants.*) Kss! Kss! Bisque, bisque, rage!... Qui est-ce qui lira son journal avant sa marraine ..

MARTHE

C'est bon, c'est bon.

GENEVIÈVE

Au revoir.

MARTHE

Où vas-tu?

GENEVIÈVE

Lire mon journal.

MARTHE

Je pense bien, mais où?

GENEVIÈVE

Dans la cabine.

MARTHE

Emmène Jacques avec toi.

GENEVIÈVE

Je sais qu'une jeune fille ne doit pas sortir seule... (*A Jacques*). Mon cavalier est prêt?

LE PETIT JACQUES, *excité, sautant.*

Oui, oui, oui!

GENEVIÈVE

Viens, mon porte-respect... (*Elle le prend dans ses bras.*) Venez, monsieur, protéger votre sœur. Dites un peu ce que vous feriez s'il venait un séducteur?

LE PETIT JACQUES, *ne se rappelant plus la leçon apprise.*

Je lui enverrais... je...

GENEVIÈVE, *soufflant.*

Des té...

LE PETIT JACQUES

Je lui enverrais des témoins.

GENEVIÈVE

A la bonne heure!... Viens, amour! Filons. (*Elle sort en embrassant le bambin et en chantant.*)

Par derrièr' chez mon père,
Vole, mon cœur, vole,
Par derrièr' chez mon père,
Lui y a-t'-un pommier doux...
Etc.

SCÈNE II

PIERRE, MARTHE. *Pierre est retourné à la longue-vue.*

MARTHE

Et ce transatlantique?

PIERRE

Toujours rien.

MARTHE

Tu es certain que c'est aujourd'hui qu'il doit arriver?

PIERRE

Il est parti de New-York jeudi.

MARTHE

Le neveu inconnu sera peut-être en retard pour dîner. (*Elle s'assied.*) Ouf!

PIERRE

Tu es encore essoufflée. Vous aviez l'air de deux gosses, ma fille et toi.

MARTHE

Eh bien, et toi, quand tu t'y mets! On a bien le temps de vieillir, va! Tu m'aimes toujours?

PIERRE

Oui, ma grande chérie! (*Baiser d'amoureux.*)

MARTHE

Fais attention, on va nous voir de la plage. On ne croirait jamais que c'est ta femme que tu embrasses aussi bien.

PIERRE

Qui donc pourrais-je embrasser d'autre?

MARTHE

Regarde ta fille avec son journal... (*Elle rit.*) Dieu, que je m'amuse!

PIERRE

De quoi ris-tu?

MARTHE

C'est le numéro de la semaine dernière qu'elle emporte, je l'ai substitué au sien.

PIERRE

Elle ne s'en apercevra peut-être pas.

MARTHE

Si c'était un journal politique, peut-être... (*Regardant par la baie en riant.*) Elle me nargue... C'est bon, c'est bon! Elle est gentille.

PIERRE, *avec un soupir.*

Oui, elle est gentille. Et M. Gobret vient dîner ce soir avec son fils.

MARTHE

Eh bien?

PIERRE

Il va falloir nous décider.

MARTHE

Nous décider... à quoi?

PIERRE

A lui donner une réponse... Oh!... Il demande simplement à ce que son fils soit autorisé à faire sa cour.

MARTHE

Je pense bien. (*Après un silence.*) Il te plaît, ce jeune homme?

PIERRE

Ce n'est pas à moi qu'il doit plaire. Geneviève l'a déjà vu trois ou quatre fois, elle ne t'a rien dit?

MARTHE

Rien... Je sais bien qu'à sa place je n'en voudrais pas.

PIERRE

Prenons garde.

MARTHE

A quoi?

PIERRE

A la disposition d'esprit où nous sommes et qui nous porte à trouver déplorables tous les jeunes

gens qu'on nous présentera comme des fiancés possibles. Prenons garde d'être des égoïstes.

MARTHE

C'est vrai. Alors, il faut que j'en parle à Geneviève...

PIERRE

Demande-lui son impression.

MARTHE

Tu as causé avec M. Gobret au sujet de la dot?

PIERRE

Je lui ai dit que toute notre fortune était représentée par ma fonderie de la Neuville, et que nous ne pouvions pas donner plus de cent mille francs.

MARTHE

D'autant plus qu'il te faudra des capitaux si tu montes ta grande affaire...

PIERRE

Mon brevet. Le jour où je voudrai le mettre en exploitation, tout ce que nous possédons ne me suffira pas.

MARTHE

Tu comptes t'en occuper bientôt?

PIERRE

Dès que j'aurai trouvé un commanditaire.

MARTHE

M. Gobret accepte le chiffre de la dot?

PIERRE

Il attendait plus, m'a-t-il dit. Mais il accepte.

MARTHE

Et le jeune homme, qu'est-ce que tu en penses?

PIERRE

Il est comme les autres.

MARTHE

Au peu que je l'ai entendu, il m'a paru sceptique.

PIERRE

C'est la mode. Les derniers vrais jeunes gens étaient ceux de ma génération.

MARTHE

Mon père me disait la même chose

PIERRE

Avant de me connaître.

MARTHE

La voilà qui revient... Ah! elle laisse le petit Jacques à sa bonne.

PIERRE

Allons, décide-toi! (*Longue-vue.*)

GENEVIÈVE

Il faut réclamer! Figure-toi qu'ils nous ont envoyé le numéro de la semaine dernière.

MARTHE

Pas possible!

GENEVIÈVE

Mais oui... J'arrive toute fière avec mon journal... Je m'installe. J'ouvre... et voilà.

MARTHE

C'est une erreur. Ils nous ont peut être envoyé dimanche dernier le numéro d'aujourd'hui. Regarde sur la table.

GENEVIÈVE, *après avoir regardé.*

Oh!... Tu en as de l'astuce!...

PIERRE

Moi, j'ai idée que le bateau est arrivé cette nuit, tout simplement. Je vais jusqu'au casino voir s'il y a des nouvelles. A tout à l'heure.

SCÈNE III

MARTHE, GENEVIÈVE

MARTHE

Faudra-t-il placer M. Gobnet à côté de toi, ce soir, à dîner?

GENEVIÈVE

Le père?

MARTHE

Petite masque!... Je le trouve très aimable, moi, le jeune Maxime.

GENEVIÈVE

Oui.

MARTHE

Et toi?

GENEVIÈVE

Moi aussi.

MARTHE

Il est gentil garçon.

GENEVIÈVE

Il y a mieux, mais il y a plus mal.

MARTHE

Ah! il est distingué...

GENEVIÈVE

Comme tout le monde.

MARTHE

Non. Je crois qu'il rendra sa femme heureuse.

GENEVIÈVE

Ah! c'est pour un mariage! Il fallait le dire...

MARTHE

Eh bien, si c'était pour un mariage?

GENEVIÈVE

Mais, si c'est pour un mariage, je déclare qu'il ne me plaît pas du tout.

MARTHE

Chaque fois qu'on te présente quelqu'un, tu fais la même réponse.

GENEVIÈVE

Je suis très heureuse avec vous.

MARTHE

C'est entendu. Mais il faudra bien te décider à te marier.

GENEVIÈVE

Alors, trouvez-moi un prétendant riche, riche, riche!

MARTHE, *scandalisée.*

Oh!

GENEVIÈVE

Ce que tu es jeune, marraine!

MARTHE

Tu as des réflexions!

GENEVIÈVE

Je sais bien. J'ai l'air de dire une monstruosité. Mais réfléchis. Il y a deux façons de se marier...

MARTHE

Voyons.

GENEVIÈVE

La première, c'est la grande passion, le coup de foudre, les petites fleurs, les soupirs, les sanglots, l'extase, le grand tralala, quoi... enfin, ce qu'on appelle le mariage d'amour, s'il est encore permis à une jeune fille de prononcer ces mots sans tomber dans le ridicule.

MARTHE

Oh!

GENEVIÈVE

Oh?... Je te défie de dire devant tout le monde: je veux que Geneviève fasse un mariage d'amour. Tu vois bien... Enfin, nous sommes seules, j'ose en parler. Il y a donc le mariage d'amour. Mais

il est bien entendu, bien établi, reconnu par tous, que ça ne se fait plus. C'est comme si tu allais au Louvre demander une crinoline; on t'enverrait en face, au musée, salle des antiquités.

MARTHE

Je ne suis pas de l'âge des crinolines, et cependant...

GENEVIÈVE

J'allais te le dire. Il y a toi. Mais tu as réalisé le dernier. Alors, puisqu'on ne peut plus faire descendre le ciel sur la terre, soyons pratiques. Ou je reste ici avec vous deux, au risque de vous embêter, ou j'épouse du cent à l'heure.

MARTHE

Le jeune M. Gobret fait de l'automobile.

GENEVIÈVE

Lui! Quand il en fait, c'est en invité. Son instrument, c'est la motocyclette. Je ne me laisserai conduire à la mairie que par le monsieur qui pourra m'y transporter dans une soixante HP.

MARTHE

Hachepé?... J'y suis, soixante chevaux.

GENEVIÈVE

Et pas en location.

MARTHE

Il n'y a pas à dire, je suis d'une autre époque.

GENEVIÈVE

J'estime que ce serait une folie de me marier

pour vivre dans la gêne, et pour mettre au monde des pauvres petits diables qui seraient réduits, selon leur sexe, à devenir des mécanos ou des dactylographes. Je les aime trop d'avance pour leur faire une aussi mauvaise blague. A quoi penses-tu ?

MARTHE

Je pense... Je pense que Bossuet ne comprendrait pas un mot de cette phrase-là.

GENEVIÈVE

Tu n'as pas l'air de te douter à quel point il est mort, Bossuet.... Mais pourquoi veux-tu me marier?

MARTHE

Tu ne peux pas toujours rester avec nous.

GENEVIÈVE

C'est malheureux. Vous m'avez fait ici une vie large et sans responsabilités. Je ne serai certainement jamais aussi heureuse. Mais, si j'épousais M. Maxime Gobret, je ne pourrais pas, honnêtement, dépenser à mes toilettes la moitié de ce que vous me donnez. C'est votre faute, vous me gâtez trop.

MARTHE

C'est peut-être vrai que nous t'avons rendue plus difficile à marier en t'habituant à trop de luxe, mais je te répéterai toujours la même chose : il faudra te décider. Autant t'y résoudre pendant que tu es jeune.

GENEVIÈVE

M'y résigner!

MARTHE

Un mari très riche ne te trouvera pas assez riche. Prends-en ton parti. Résigne-toi à un mariage d'amour.

GENEVIÈVE

Je ne demande que cela.

MARTHE

Laisse-nous donc autoriser ce jeune homme à se présenter à toi comme un fiancé possible. Peux-tu savoir si tu ne l'aimeras pas? tu ne le connais pas.

GENEVIÈVE

Il aura peut-être encore moins de chances d'être aimé quand je le connaîtrai.

MARTHE

Tu n'en sais rien.

GENEVIÈVE

Oh! que c'est malheureux de ne pouvoir rester toujours une enfant. (*Entre Pierre.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, PIERRE

PIERRE

Eh bien, j'avais deviné. La *Lorraine* a profité de la marée. Elle est à quai depuis le petit jour.

MARTHE

Mais alors, ton neveu ?

PIERRE

Je l'ai vu.

MARTHE

Comment cela ?

PIERRE

Il est arrivé à Trouville ce matin, avec un compagnon de voyage, par le bateau du Havre.

MARTHE

Comment se fait-il que tu l'aies rencontré ?

PIERRE

Je lisais les dépêches à une devanture lorsque j'ai entendu, derrière moi, demander le chemin pour venir à notre villa; après quelques mots je me suis présenté et je me suis trouvé en face du plus glacial et du plus cérémonieux personnage. Les Américains sont parfois ainsi, dit-on, par peur, en arrivant sur le continent, de ne pas paraître assez corrects.

GENEVIÈVE

Comment est-il? Bien ?

PIERRE

Je ne sais pas. Il porte des lunettes.

MARTHE

A vingt-cinq ans ?

PIERRE

A vingt-cinq ans. Il m'a remis une lettre de mon frère.

MARTHE

Ton frère t'a écrit?

PIERRE

Oh! ne te fais pas d'illusions. Sa haine n'a pas désarmé. Voici ce qu'il me dit : (*Il lit.*) « Mon cher frère, cette lettre te sera remise par mon fils qui vient passer deux mois en France et qui profitera de ce voyage pour régler avec toi quelques détails d'affaires relatifs à la succession de notre cousin Edouard. Je lui ai écrit qu'il te trouverait à Trouville. Reçois-le si tu penses comme moi que cela vaut mieux pour vos intérêts. — Gontier. » Dans ces dix lignes, il a trouvé le moyen de glisser une méchanceté. Nous recevrons ce singulier neveu, nous le garderons à dîner, et on le renverra à son père... Ouf!... Il a été d'une froideur presque agressive. On lui avait sans doute fait la leçon... Heureusement, son compagnon, n'étant pas notre parent, ne s'est pas cru forcé à une attitude aussi désagréable, et nous avons un peu causé ensemble.

MARTHE

Il est plus âgé?

PIERRE

Beaucoup. C'est un ami de mon frère qui l'a connu là-bas. Ils sont étonnants tout de même, ces Américains... Croirais-tu que celui-là a lu mon article de la *Revue des Ingénieurs* et qu'il connaît mon brevet!

MARTHE

Vraiment ?

PIERRE

Il se propose même, m'a-t-il dit, de m'en reparler.

MARTHE, *gaie.*

Alors, il peut être le commanditaire que tu cherches.

PIERRE

Je ne sais pas, mais enfin il connaît l'affaire et il l'apprécie.

MARTHE

L'as-tu prié à dîner?...

PIERRE

Je n'ai pas osé.

MARTHE

Je m'en charge. (*La domestique apporte une carte.*)

PIERRE, *à Marthe.*

M. Charles Gontier, l'aimable neveu. (*A la domestique.*) Faites entrer. (*Entre Charles, très correct, très froid, le visage entièrement rasé. Lunettes d'or à branches très fines recourbées. Ensemble sévère et distingué. Très léger accent.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, CHARLES. *Charles s'arrête à la porte et salue.*

PIERRE

Soyez le bienvenu, monsieur. Voulez-vous me permettre de vous présenter à ma femme et à ma fille ? (*Présentant.*) M. Charles Gontier. (*Charles s'incline en prenant tout son temps.*) Veuillez prendre la peine de vous asseoir. (*Charles s'assied.*)

MARTHE

Vous avez eu une bonne traversée, monsieur ?

CHARLES

Excellente, madame.

MARTHE

C'est la première fois que vous venez en Europe ?

CHARLES

Oui, madame... Vous ne parlez pas anglais ?

MARTHE

Non, monsieur.

CHARLES

Je le regrette. On parle peu anglais, en France.

GENEVIÈVE, *étourdiment.*

C'est surtout le français qui y est en usage... (*Pierre et Marthe se retiennent pour ne pas rire et, du regard, rappellent Geneviève à l'ordre.*)

CHARLES

Je le regrette parce que cela eût été plus commode pour moi.

PIERRE

Je comprends... Malheureusement..

MARTHE

Mais vous paraissez parler notre langue à la perfection, monsieur. Vous êtes plus Français qu'Américain, d'ailleurs.

CHARLES, *très fier.*

Je vous demande pardon, madame. Mon père est Français, ma mère était Canadienne, c'est vrai, mais moi, je suis un vrai Américain. Je suis né en Amérique, j'y ai vécu, je suis réellement et complètement un vrai citoyen américain.

PIERRE

Et l'on devine que vous en êtes fier...

CHARLES

Beaucoup.

MARTHE

Vous avez pu cependant vous décider à venir voir notre vieux continent?

CHARLES

Je profite d'une bourse de voyage qui m'a été donnée par l'université de Harvard, où j'ai été pensionné de l'Etat de Wyoming et où je vais rentrer comme professeur.

MARTHE

Ah!

PIERRE

Professeur de quoi?... si je ne suis pas indiscret...

CHARLES

De chimie.

PIERRE, *étonnement sympathique.*

Ah!

CHARLES

J'ai profité de mon passage en France et de votre courtoise invitation pour venir terminer avec vous cette affaire d'héritage.

PIERRE

M. Husson, qui est votre homme d'affaires et le mien, arrivera par le train de six heures. Nous commencerons, si vous le voulez bien, par dîner tous ensemble.

CHARLES

Je suis à vos ordres, monsieur. Je vous demande seulement la permission d'aller passer un habit.

PIERRE

Mon Dieu...

CHARLES

J'y tiens. Le contraire serait incorrect.

PIERRE

Comme vous voudrez. Nous parlerons de nos intérêts ensuite.

CHARLES

C'est très bien. Aussitôt cela fait, je reprendrai ma route.

MARTHE

Je comprends : vous avez hâte de revoir votre père.

CHARLES

Je ne sais pas. Lorsqu'il a quitté l'Amérique, j'avais trois ans. Je ne me le rappelle pas. C'est quand je l'aurai vu que je saurai si j'ai eu raison d'entreprendre ce voyage.

MARTHE

Je vous admire.

CHARLES, *naïf.*

Pourquoi, madame ?

MARTHE

Pour... pour tout...

PIERRE

Dans l'admiration qu'éprouve ma femme, il y a un peu de surprise. Un Français dirait : « Je vais revoir mon père, quelle joie, quel bonheur ! »

CHARLES

Il le dirait peut-être, mais il ne le penserait pas s'il était dans ma situation. Jusqu'ici mon père a pu vivre sans moi, et moi sans lui. De rares lettres ont suffi à nos épanchements. Les choses étaient bien ainsi. Nous avons peut-être tort de les déranger.

MARTHE

En effet...

GENEVIÈVE

Il n'y a qu'à raisonner avec sang-froid.

CHARLES

Le sang-froid est précisément une vertu américaine, mademoiselle.

PIERRE

Vous aurez toujours fait un joli voyage.

CHARLES

Et vu un beau pays, si j'en juge...

MARTHE

Vous connaîtrez le vieux manoir de votre famille.

CHARLES

Mon père m'a écrit en effet qu'il habitait un vieux manoir. Je suis content de voir le vieux manoir. Nous n'en avons pas en Amérique.

PIERRE

Le vôtre est assez pittoresque. Vous en avez bien eu une photographie entre les mains ?

CHARLES

Pas même.

MARTHE

Geneviève ! (*Geneviève va en courant dans la chambre voisine.*)

PIERRE

Je vais vous en montrer quelques-unes. (*Haut.*) Celles du vérascope, Geneviève...

MARTHE, *sur le pas de la porte.*

Tu sais où elles sont ?

GENEVIÈVE, *du dehors.*

Oui ! dans le tiroir du milieu.

MARTHE

A côté de...

GENEVIÈVE

Je les ai. (*Elle rentre avec une boîte de clichés et un appareil stéréoscopique à main qu'elle donne à son père.*)

PIERRE, *plaçant un cliché.*

Vous allez voir... Ce sont des clichés d'amateur, mais... (*Il regarde et retire le cliché.*) Je voudrais vous montrer d'abord une vue d'ensemble... La voici. (*Il passe l'appareil à Charles.*)

CHARLES

C'est joli... Il a l'air d'être ancien...

PIERRE

Assez.

CHARLES

Plus de cent ans, peut-être ?

PIERRE

Oh ! oui ! Trois siècles au moins !

CHARLES, *dégelé.*

Trois siècles !... Mais alors, il existait avant

que les États-Unis fussent fondés... avant New-York... avant l'arrivée du *Mayflower*. C'est prodigieux! Cela ne vous semble pas prodigieux ?...

PIERRE

Non.

CHARLES

Sait-on par qui il fut construit ?

PIERRE

Je l'ignore. Mais la tradition veut qu'il ait appartenu à notre famille depuis la révocation de l'édit de Nantes.

GENEVIÈVE, *gamine.*

Seize cent quatre-vingt-cinq!

CHARLES, *qui ne comprend pas.*

Je le savais.

PIERRE

Votre grand-père est mort dans la chambre dont vous apercevez la fenêtre, là, à côté de la tourelle... Attendez, vous verrez mieux sur une grande épreuve. (*Geneviève est déjà partie pour la chercher. Pendant son absence.*) Nous habitons à un kilomètre. Pendant un moment nous faisions beaucoup de photographie, et comme le château est très bien éclairé, nous l'avons sous toutes ses faces... (*A Charles.*) Vous voyez, c'est là...

CHARLES

Je vous demande pardon. Je vais retirer mes lunettes, elles me gênent pour voir de près...

PIERRE, *souriant.*

Faites donc...

CHARLES *regarde sans émotion apparente.*

Alors, c'est là, dans cette chambre, que mon grand-père est mort ?

PIERRE

Oui.

CHARLES, *la voix un peu changée.*

C'est lui qui est là devant la porte, n'est-ce pas ?

PIERRE

C'est lui.

CHARLES

Ah ! (*Sur la photographie.*) Et pourquoi cette croix ?

PIERRE

C'est une vieille histoire. Cette croix a été élevée à l'endroit où votre arrière-grand-père a été fusillé en 1793.

CHARLES

Mon arrière-grand-père... (*Silence. Il repose la photographie, puis reprenant possession de lui-même.*) C'est très curieux.

GENEVIÈVE

Il n'y a pas d'autre mot.

CHARLES, *regelé*

C'est très curieux... merci... (*Un temps.*) Trou-

ville est vraiment une très belle plage. (*Il remet ses lunettes.*)

PIERRE

N'est-ce pas ? Vous êtes venu du Havre par le petit bateau.

CHARLES

Par le petit bateau... Je vais vous demander la permission d'aller retrouver mon ami Bartlett que vous avez vu.

MARTHE

C'est un parent ?

CHARLES

Oh ! non. Bartlett est ce ranchman... Vous savez ce que c'est qu'un ranchman, madame ?

MARTHE

Certainement... mais Geneviève ne le sait pas.

CHARLES

C'est un de ces fermiers à cheval qui, dans les provinces de l'Ouest, gouvernent des troupeaux de dix mille têtes et plus.

GENEVIÈVE

J'y suis ! Buffalo !

CHARLES

Oh ! (*A Pierre.*) Bartlett est donc ce ranchman à qui j'ai été confié après la mort de ma mère et le départ de mon père, c'est lui qui a pris soin de moi jusqu'à mon entrée à Harvard.

PIERRE

Tout à l'heure je n'ai pas pensé à l'inviter à dîner. Vous m'excuserez auprès de lui, mais il est bien entendu que vous l'amènerez avec vous.

CHARLES

C'est que... Bartlett..

PIERRE

Il ne parle pas français ?

CHARLES

Oh! si, très bien.

MARTHE

Il est timide ?

CHARLES

Oh! non... Un Américain n'est jamais timide. Je veux dire qu'il est un peu sauvage.

GENEVIÈVE, *à part.*

Œil-de-Faucon! Quelle chance !

MARTHE

Nous tâcherons de l'apprivoiser.

PIERRE

Voulez-vous que j'aille avec vous à votre hôtel lui porter notre invitation ?

CHARLES

Vraiment, merci...

PIERRE

Ne vous faites pas prier. Je ne souffrirai pas...

CHARLES

Bartlett ne peut venir dîner sans avoir été d'abord présenté; ce serait incorrect.

PIERRE

Eh bien, allez le chercher, présentez-le et ce sera correct.

MARTHE

Nous ne voulons pas, pour nous donner le plaisir de vous avoir à table, vous séparer de cet excellent homme que vous devez aimer beaucoup.

CHARLES

Oui, je l'aime beaucoup.

MARTHE

Alors, c'est entendu...

CHARLES, *souriant.*

On a raison de vanter l'hospitalité française. (*Dégelant un peu.*) J'accepte... Maintenant, je puis bien vous le dire, cette invitation me fait grand plaisir, et lui en fera un grand à lui aussi... Je suis vraiment surpris et charmé... Vous me traitez comme si j'étais un ancien ami... En arrivant à l'étranger, c'est particulièrement doux.

PIERRE

Mais vous êtes un parent.

CHARLES

Être traité comme un ami, c'est souvent mieux que d'être traité en parent; je vous promets d'ail-

leurs de ne pas abuser... Je vais donc le chercher... merci.

PIERRE

Pendant ce temps, je ferai préparer des rafraîchissements... Avez-vous une préférence, monsieur ? De l'orangeade, de la bière, du whi-ky ?

CHARLES

Oh ! de la bière, tout simplement...

MARTHE

Et M. Bartlett ?

CHARLES

Oh ! lui, Bartlett, c'est un original. Entre ses repas, il ne boit jamais autre chose qu'une boisson américaine particulière... Probablement, vous ne la connaissez pas en France.

MARTHE

J'en serais bien surprise... C'est ?

CHARLES

Des cocktails...

MARTHE

Nous ne connaissons pas ! Si, si, nous connaissons... Allons, à tout à l'heure, messieurs. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI

MARTHE, GENEVIÈVE

GENEVIÈVE, *imitant Charles.*

Ce serait incorrect...

MARTHE

Veux-tu te taire... Maintenant il s'agit de montrer à ces gens-là que nous savons ce que c'est qu'un cocktail... Nous allons tout simplement en faire chercher au casino.

GENEVIÈVE

C'est que Jean est sorti avec mon père.

MARTHE

Sapristi, on ne peut pas y envoyer Maria?

GENEVIÈVE

Non, il va falloir y renoncer.

MARTHE

Pas le moins du monde. Tu ne sais pas avec quoi c'est fait, toi, un cocktail?

GENEVIÈVE

Vaguement.

MARTHE

Qu'est-ce qu'on vous apprend donc à la pension? C'est le cas de le dire!

GENEVIÈVE

Rose s'en tirerait peut-être.

MARTHE

Si on la dérange, le dîner ne sera pas prêt. Va chercher le livre de cuisine, trouve la recette, tu me l'apporteras... Vite, vite, nous n'avons pas le temps de nous amuser. Je tiens à ce que M. Bartlett soit content de notre réception. (*Geneviève sort en courant. A Maria qu'elle a sonnée.*) Préparez des orangeades et de la bière dans le service de bohême.

MARIA

Oui, madame. (*Elle sort.*)

GENEVIÈVE, *revenant avec un livre ouvert.*

Voilà.

MARTHE

Voyons.

GENEVIÈVE, *lisant.*

« Mélanger ensemble quelques cuillerées d'un sirop quelconque : groseille, grenadine... »

MARTHE

Nous avons de la groseille ; après?

GENEVIÈVE, *lisant.*

« Une très petite quantité : 1° d'absinthe; 2° de bitter hollandais... »

MARTHE

Voilà les difficultés qui commencent. De l'ab-

sinthe et du bitter hollandais... de l'absinthe... Oh! le gardien en a. Cours. Prends un petit verre.

GENEVIÈVE

Mais...

MARTHE

Je te dis qu'il en a. J'ai vu par sa fenêtre, l'autre jour, en passant, qu'il en buvait.

GENEVIÈVE

Mais, marraine... Si l'on me rencontrait... Une jeune fille allant chercher de l'absinthe!

MARTHE

C'est juste... Envoie Rose... Et dis-lui de courir. Attends... du bitter hollandais! du bitter hollandais... qu'est-ce que c'est bien? Ce doit être amer, amer! Nous avons de la gentiane, que le médecin t'avait ordonnée... si l'on en mettait une dizaine de gouttes?

GENEVIÈVE

Pourquoi pas?

MARTHE

C'est très sain. Ensuite... (*Elle prend le livre.*) une quantité *ad libitum*... — *ad libitum*, c'est ça qui doit renseigner les cuisinières! — *ad libitum* de whisky. Pas de whisky... Tu demanderas mes clefs à Maria et tu apporteras la fine champagne... Un zeste de citron et de la glace pilée... Tout va bien!... Envoie Rose. Fais-toi aider par Maria et apporte-moi de tout cela... et une petite cuiller. Tu prends le livre?... Alors n'oublie pas de reve-

nir avec... (*Geneviève sort.* Cela ne peut pas lui faire de mal, un peu de gentiane!... Tout est en désordre, ici... (*Elle replace les chaises, enlève d'un bouquet une fleur fanée, etc...*) Nous avons bien encore dix minutes...

GENEVIÈVE, *revenant avec différents objets.*

Voilà le commencement. Rose et Maria vont apporter le reste. (*Rose et Maria reviennent, déposent les ingrédients et s'en vont, pendant que Marthe relit la recette.*)

MARTHE

Attention... (*Riant.*) Tu as l'air d'une marchande avec tout son étalage.

GENEVIÈVE, *jouant à la marchande.*

Qu'est-ce que vous désirez, madame?

MARTHE

Madame, je désirerais un peu de sirop de groseille.

GENEVIÈVE

Voilà, madame. Et avec ça, madame?

MARTHE, *qui verse le sirop dans un grand verre.*

Y en a-t-il assez?... Oui, c'est doux, il doit y en avoir assez... Et avec ça un peu d'absinthe.

GENEVIÈVE

Madame la prend nature?

MARTHE

Oui, madame... Mon Dieu! si l'on nous enten-

dait! Où as-tu appris ces expressions-là, toi? J'aurais besoin aussi de bitter hollandais.

GENEVIÈVE

Voici, madame. Il vient directement d'Amsterdam, sous le nom de gentiane.

MARTHE, *hésitant à verser.*

Tant pis. (*Elle verse.*) Du whisky... Il doit en falloir beaucoup de whisky. Là! Hum!

GENEVIÈVE

Vous désirez sans doute du citron et de la glace pilée? Voici, madame...

MARTHE

Ça nous fait?

GENEVIÈVE

Un baiser de chaque côté...

MARTHE

Et avec ça, madame?... Ne me décoiffe pas trop. Emporte ces ustensiles.

GENEVIÈVE

Oui, marraine. (*Elle sort.*)

MARTHE, *lisant.*

« Battre fortement le tout. En Amérique, on a pour cet usage un appareil spécial qui a un peu l'aspect d'une petite pompe aspirante et foulante. » On s'en passera. (*Elle bat le cocktail en lisant ce qui suit.*) « Le whisky peut être remplacé par du cognac... » Qu'est-ce que je disais! « ... du champagne, etc., mais les autres éléments sont inva-

riables. . » Invariables!... Enfin, j'aurai toujours le mérite d'avoir fait de mon mieux. (*Elle a sonné. A la femme de chambre qui paraît.*) Mettez cela dans la glacière, vous l'apporterez avec le reste, quand je sonnerai. (*Rose sort. Rentre Geneviève.*)

GENEVIÈVE

Les voici. (*Maria apporte deux cartes.*)

MARTHE

Il était temps. Faites entrer.

GENEVIÈVE

A nous, à nous, Gustave Aimard! (*Entrent Charles et Bartlett.*)

SCÈNE VII

MARTHE, GENEVIÈVE, BARTLETT, CHARLES. *Bartlett a cinquante ans, mais ne les paraît pas. Visage rase, trop bien habillé.*

CHARLES, *présentant.*

M. Bartlett.

MARTHE

Soyez le bienvenu, monsieur. M. Charles Gontier nous a dit tellement de bien de vous que nous n'avons pu résister au désir de vous connaître. Je vous remercie d'être venu. Je vous prie de vouloir bien dîner avec nous ce soir.

BARTLETT

Oh! madame...

MARTHE

Vous m'excuserez si l'invitation est un peu tardive, mais il était impossible de vous l'adresser plus tôt, et vous ne faites que traverser la France.

BARTLETT, *un peu troublé.*

Je vous remercie, madame... Vous ne parlez pas l'anglais?

MARTHE, *souriant.*

Non, monsieur.

BARTLETT

Je regrette.

GENEVIÈVE

On parle très peu anglais en France.

CHARLES, *à Bartlett.*

C'est surtout le français qui y est en usage. (*Il a un éclat de rire qu'il arrête tout à coup.*)

BARTLETT, *qui n'a pas compris, continuant.*

C'est fâcheux, parce que c'eût été plus commode pour moi. (*Geneviève étouffe de rire. Charles baisse la tête.*) Enfin, je tâcherai de me faire comprendre... Je vous remercie de votre invitation, madame, mais je ne puis l'accepter, vraiment.

MARTHE

Vous le pouvez. . vous n'avez aucune excuse valable... Nous vous gardons. Tant pis pour vous si vous vous ennuyez.

BARTLETT

Vous me mettez dans l'embarras parce que

vous avez commencé par me remercier d'être venu, alors que c'est moi qui suis... alors que c'est moi qui suis plein de reconnaissance pour votre accueil... Charles, est-ce que j'ai su me faire comprendre ?

MARTHE

Mais admirablement.

BARTLETT

J'ai beaucoup parlé le français autrefois... avec son père. Seulement il y a presque trente ans de cela.

MARTHE

Trente ans... vous aviez dix ans, alors !

BARTLETT

Dix-huit... mais vous me mettez mal à mon aise, madame. Je ne sais pas si vous radiez... J'avais dix-huit ans lorsque son père est arrivé là-bas, un peu perdu dans ce pays où il ne connaissait personne, un peu embarrassé avec les chevaux qu'il amenait de France. Nous avons été de grands amis, et il ne voulait parler que français. Seulement depuis ce temps, j'ai un peu oublié...

MARTHE, *à Bartlett.*

Vous ne refuserez pas un cocktail... (*A Charles.*) Un peu de bière, monsieur? (*Geneviève le sert.*)

BARTLETT

Comment, il y a des cocktails, ici?

MARTHE

Je n'ose espérer que celui-ci sera autant à votre

goût que ceux de chez vous. Pourtant la recette m'a été donnée par un maître d'hôtel qui...

BARTLETT

Je vais vous dire cela, madame...

MARTHE, *en se retournant à Geneviève.*

J'ai un remords. Il boit?

GENEVIÈVE

Pas encore... Là... Il boit... Ça y est.

BARTLETT

C'est extraordinaire.

MARTHE

Il n'est pas bon?

BARTLETT

Si j'osais, madame, je vous demanderais la recette. Je n'en ai jamais bu de pareil... Je voudrais ne rien avoir oublié des délicatesses de votre langage, seulement je suis un peu, comment dirais-je ?... un peu troublé... ébloui... Charles... ébloui... *To be dazzled?*

CHARLES

Well.

BARTLETT

Ébloui, alors.

MARTHE

Ébloui?

BARTLETT

Vous ne pouvez pas... vous ne pouvez pas vous

rendre compte, madame... J'ai quitté mon camp, ma ferme... Comment dit-on? mon ranch! (*Regard à Charles.*)

CHARLES

Well.

BARTLETT

J'ai fait trois jours de cheval, cinq jours de chemin de fer, six jours de bateau... et me voici à Trouville, un jour de courses... Est-ce que vraiment, en France, toutes les femmes sont aussi jolies que celles que j'ai vues et que celles que je vois en ce moment?

MARTHE *et* GENEVIÈVE

Oh! oh! charmant! (*Elles rient aux éclats.*)

BARTLETT, *à Charles.*

J'ai dit une bêtise? *Stupidity?*

CHARLES

Je ne sais pas.

MARTHE

Non... seulement votre compliment était un peu... inattendu et aussi, comment dirais-je?... à bout portant.

BARTLETT

Je ferai donc un... un... Charles, *endeavour?*

CHARLES

Effort.

BARTLETT

Merci. (*A Marthe.*) Je ferai donc un effort pour ne dire que mon admiration pour les autres.

MARTHE

Mais ce n'est pas dans votre ranch que vous avez appris à tourner le madrigal ?

BARTLETT

Je me fais envoyer là-bas les romans français... J'aime beaucoup lire les romans français... parce que dans ma solitude... (*Charles lui touche le genou du bord de son chapeau.*) Je disais que je suis resté une heure à regarder le défilé des voitures... Que de beautés! Que d'élégances, que de vie facile, quelle aimable et jolie liberté de mœurs!... C'est bien la France telle que je l'avais vue à travers sa littérature.

MARTHE, *souriant.*

Trouville n'est pas la France et nos romans ne sont pas toute notre littérature.

BARTLETT

Je suis certain que si. C'est délicieux, vraiment. (*Entre Pierre.*)

MARTHE

Vous connaissez mon mari ?

BARTLETT

J'ai eu le plaisir...

MARTHE, *à Pierre,*

Et ces messieurs ?

PIERRE

Je les ai conduits dans leur chambre, ils demandent quelques minutes.

MARTHE

Très bien... M. Bartlett nous fait aussi le plaisir de dîner avec nous.

PIERRE

Je suis enchanté. (*A Bartlett.*) Vous êtes pour quelques jours à Trouville?

BARTLETT

Nous partons demain. Il me tarde de revoir ce vieux Gontier... Charles? *opportunity* : occasion?

CHARLES

Yes.

BARTLETT

Là-bas on a des occasions de se lier rapidement. Le lendemain de son arrivée, nous avons été ensemble pendant quelques heures en danger. Ça rapproche beaucoup.

PIERRE

Cela vaut une présentation en règle.

BARTLETT

Oui. Et pendant cinq ans nous ne nous sommes pas quittés. Seulement il y a longtemps de cela... Je m'attends à le trouver changé... Mais je vous afflige en vous parlant de lui. Je me rappelle tout à coup... Il m'a écrit que vous étiez fâchés ensemble. Deux frères, ce n'est pas possible

PIERRE

Il vous l'a écrit? Alors, vous allez me dire ce qu'il me reproche. Qu'est-ce qu'il me reproche?

BARTLETT

Je n'en sais rien. Il n'y a pas eu de conflits, de... Charles? *rempling*, froissement? de froissement d'intérêts entre vous?

PIERRE

Aucun. Lorsqu'il est revenu de là-bas, à la mort de notre père, l'héritage nous a attribué à lui le château et les terres, à moi la fonderie qui allait être fermée et la maison y attenant. Mon frère n'a-t-il pas eu la prétention de me la faire vendre et de m'emmener avec lui aux Etats-Unis, sous prétexte que ses opinions lui rendaient insupportable le joug de la république?

CHARLES

Mais les Etats-Unis sont une république.

PIERRE

Les Etats-Unis sont une république, évidemment. Il ne hait que les républicains de son pays.

BARTLETT

Bizarre.

PIERRE

Oui. Il y a des choses qu'on ne comprend pas si l'on n'est pas Français. Voilà tout ce que je lui ai fait. Savez-vous autre chose? (*A Charles.*) Et vous?

CHARLES

Son gros grief contre vous est votre situation de maire dans le pays, que les aînés possédaient de tradition dans notre famille depuis un temps immémorial, et que vous lui avez disputée et enlevée.

PIERRE

Il s'était retiré de la vie publique. Il s'était retiré de tout, il s'était tapi dans ses terres qu'il laissait et qu'il laisse en friche par je ne sais quelle idée de bouderie, de vengeance contre la masse, et son temps se passait comme il se passe encore aujourd'hui à tourner du bois lorsqu'il pleut et à pêcher à la ligne ou à chasser le reste du temps... Enfin, est-ce cette vie-là qu'il devrait mener? Dans ce château malsain, étroit, obscur, vieillot, ruiné, il s'enferme comme un oiseau de nuit dans un trou de mur et ne voit personne, si ce n'est un vieux braconnier qu'il a pris à son service et un jardinier décrépit!

CHARLES

Il fréquente beaucoup un voisin, M. le comte de Pontaurion.

PIERRE

C'est un voisin, ce n'est pas un ami.

BARTLETT

Nous arrangerons cela.

PIERRE

Vous n'y parviendrez pas.

BARTLETT

Si.

CHARLES

Bartlett?

BARTLETT

Charles?

CHARLES

Voilà un but pour notre voyage.

BARTLETT

Tu es avec moi?

CHARLES

Je suis avec vous.

BARTLETT, *à Pierre.*

Vous êtes content des affaires?

PIERRE

Oh mon entreprise est toute particulière. Les bénéfices seront cette année ce qu'ils ont été l'année dernière, ce qu'ils sont depuis cinquante ans.

BARTLETT

Cela doit manquer d'intérêt... et d'intérêts avec un *s*. (*Il rit.*) J'ai fait un calembour... N'est-ce pas Charles? Cela manque d'intérêt intéressant... et d'intérêts : dollar, monnaie... (*Rire.*)

PIERRE

Peut-être, mais c'est agréable. Je n'ai aucune préoccupation. L'affaire a été installée par mon père et depuis elle fonctionne normalement, régu-

lièrement, sans à-coups. C'est comme si mon argent était à la caisse d'épargne. Les bénéfices ne sont pas énormes, mais ils suffisent à nous assurer une vie heureuse.

BARTLETT

Vous ne pensez pas à les augmenter?

PIERRE

Ma foi non.

BARTLETT

Cela vous jouera un mauvais tour.

PIERRE

Pourquoi cela?

BARTLETT

Pendant que vous restez immobile, d'autres progressent et vous dévoreront.

PIERRE, *riant.*

Je suis bien tranquille.

BARTLETT

Vous devriez vous remuer.

PIERRE

Je n'ai aucun goût pour les aventures.

BARTLETT

Ce ne serait pas courir les aventures que de chercher à étendre votre action.

CHARLES

« Ce n'est pas une honte d'être pauvre, mais ce serait une honte, étant pauvre, de ne pas se donner de la peine pour cesser de l'être. »

PIERRE

Cette sentence est bien américaine.

CHARLES

N'est-ce pas? Elle est de Thucydide, un auteur grec, mademoiselle.

GENEVIÈVE, *à Marthe, en riant.*

Nous le savions...

BARTLETT

Je vous demande pardon... Mais cette conception est tellement loin de la nôtre... Vous devriez, madame, réveiller votre mari... En Amérique, toute l'activité du mari s'emploie à faire de l'argent, et la femme applique toute la sienne à le dépenser... Charles, *to succeed?*

CHARLES

Réussir.

BARTLETT

Merci. Aucune ne manque d'y réussir... Plus la femme dépense, plus le mari gagne, et réciproquement.

MARTHE

C'est comme un sport.

BARTLETT

Oui, oui, très bien... Il faut dire que parfois les Américaines ne se préoccupent pas assez de ce que coûtent à l'énergie et même à la santé du mari les dollars qu'elles sèment à tous les vents.

CHARLES

Peu importe. Cela fait marcher les affaires.

BARTLETT

Très bien... Seulement il arrive que l'homme, maintenant, hésite à se marier. Demandez plutôt à Charles.

CHARLES

Bartlett, vous êtes bavard...

PIERRE

Vous êtes dans ce cas, monsieur?

CHARLES

Je n'hésite plus.

GENEVIÈVE

Ah!

CHARLES

J'y renonce.

BARTLETT

Voilà.

CHARLES

Mais ce n'est pas pour ce que vous avez dit, Bartlett.

BARTLETT

You have broken with Mrs Margaret, it's not?

CHARLES

Bartlett, vous êtes décidément trop bavard.

BARTLETT

Il faut bien que mademoiselle sache que tu es libre, si tu dois entrer en flirt avec elle. (*Pierre, Marthe et Geneviève toussent légèrement.*)

CHARLES

Bartlett !

BARTLETT, *naïf.*

Vous toussez ?

PIERRE

Oui, chez nous... chez nous...

MARTHE

On ne se prévient pas d'avance.

BARTLETT

J'avais oublié. En France, le flirt n'est permis qu'après le mariage... Attendez... attendez... vous allez voir que j'ai bien compris la différence... Chez nous on flirte pour entrer dans le mariage, chez vous on flirte pour en sortir... ou plutôt pour ne pas en sortir. (*Un rire qu'arrête subitement un coup de chapeau de Charles. Silence gêné.*) Cette fois-ci, je ne crois pas me tromper en déclarant que je viens d'être idiot. Quand cela m'arrivera encore, n'y prêtez pas d'attention... Charles... pour changer le discours, raconte pourquoi tu as rompu...

MARTHE

Mais si monsieur veut garder son secret.

CHARLES

Bartlett en a trop dit maintenant. Mon silence pourrait être mal interprété. C'est Margaret qui a refusé de m'épouser. Elle a eu raison

GENEVIÈVE

Ah !

CHARLES

Oui. Etre épouse et mere, c'était indigne de sa haute valeur.

MARTHE

Pas possible!

CHARLES

Elle est ingénieur.

MARTHE

Vous m'en direz tant.

CHARLES

Elle a inauguré un club d'études dont elle est la présidente par un discours sur le relèvement de la femme nègre, et elle veut être avocat.

BARTLETT

C'est une vraie femme.

PIERRE

J'allais le dire.

CHARLES

Alors, quand je lui ai demandé sa main, comme on dit ici, elle m'a répondu : « Pour le flirt, j'accepte, Charles, mais pas pour le mariage. J'ai de plus hautes ambitions... J'ai reçu une instruction virile, sur les mêmes bancs que les jeunes hommes qui feront un jour la richesse ou la gloire de mon pays. Les frissons d'enthousiasme que j'ai ressentis aux récits des grands actes du passé ne m'ont pas préparée pour un avenir aussi terre à terre. »

MARTHE

Et il y a, chez vous, beaucoup de jeunes filles qui professent ces idées, monsieur ?

BARTLETT

Beaucoup. C'est très beau, n'est-ce pas?... C'est très beau, seulement, on commence à se demander comment pourra s'assurer, à l'avenir, le *recuit ng?* — le recrutement des mères de famille.

GENEVIÈVE

On prendra des domestiques.

BARTLETT

Oh! c'est une idée. Mais pas pratique, parce que les domestiques nous manquent aussi.

CHARLES

Mais on s'en passe. On vit à l'hôtel.

MARTHE

C'est ce que vous appelez le *home?*

BARTLETT

Tout cela n'empêche pas l'Amérique d'être le premier pays du monde.

PIERRE

Cela pourrait l'empêcher de conserver ce rang pendant longtemps.

BARTLETT

Oh! je vous expliquerai pourquoi non... Mais Charles a raison, je suis trop bavard... Madame, je vous demande la permission...

MARTHE

A tout à l'heure... Surtout n'inventez pas un

prétexte, je ne l'accepterais pas. Je tiens beaucoup à vous avoir à dîner.

BARTLETT

Pas autant, certes, que je tiens à venir.

MARTHE, *à Charles.*

A tout à l'heure.

PIERRE

Vous vous rappelez le chemin de votre hôtel? (*Pierre sort avec eux.*)

BARTLETT, *à Charles.*

Qu'elles sont aimables, ces Françaises, mon ami! Voyez-vous, on doit beaucoup leur pardonner.

GENEVIÈVE, *rêvant.*

C'est malheureux.

MARTHE

Quoi donc?

GENEVIÈVE

Rien.

MARTHE

Tu avais rêvé cette nuit du prince Charmant?

GENEVIÈVE, *les yeux vagues.*

C'eût été joli, le prince Charmant arrivant de là-bas, si loin, sur le grand bateau qui est entré au soleil levant.

MARTHE

Les princes Charmants ne voyagent pas en transatlantique.

GENEVIÈVE

Hélas... et il y a longtemps que le cygne de Lohengrin est empaillé... Tu pourras dire à M. Gobret que son fils est autorisé à se faire aimer.

MARTHE

A la bonne heure !

GENEVIÈVE

Viens faire un peu de musique.

MARTHE

Et mon dîner ?

GENEVIÈVE

Tu as le temps... La symphonie en *ré* mineur de Schumann... Elle est sur le piano...

MARTHE

Rien que le scherzo, alors... (*Elles s'installent et commencent à jouer pendant que le rideau baisse.*)

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Chez Gontier. Un salon banal, vieux et froid, qui a été envahi peu à peu par les établis de tourneur sur bois, les accessoires de chasse et de pêche. Sur le grand côté oblique de ga che, au milieu, une porte-fenêtre donnant sur une pièce d'eau qui baigne les murs du château. De chaque côté de cette porte, à un mètre du sol, une grande baie vitrée de petits carreaux. Au travers de celle du fond, on aperçoit une tourelle de pierre. Au premier plan, à gauche, une porte cintrée donnant accès à l'autre tourelle. Sous la baie la plus rapprochée de la rampe, un canapé Sous l'autre, un tour à pointes. A gauche de la porte de la tourelle, deux fusils de chasse et un carnier, de l'autre côté, deux cannes à pêche, une épuisette et un seau en zinc à poissons. Entre la porte-fenêtre et la baie du fond, à des crochets, des chapeaux de paille pour la pêche, bon marché et usés. A droite, une grande porte donnant sur le jardin. Au deuxième plan, une vieille cheminée à manteau. Une étagère suspendue, avec une trentaine de volumes, un râtelier de pipes. Au-dessous, un fauteuil Voltaire. Devant la cheminée, une table avec des journaux, un buvard, une papeterie, une lampe à pétrole coiffée d'un abat-jour vert. Au milieu, un peu au fond, une grande table Louis XIII témoignant d'un ancien luxe, entourée de sièges. Dans les coins, des morceaux de bois, des balustres non achevés. Au plafond enfumé, des poutres épaisses. Le sol est dallé. Un tapis sous la table près de la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

GONTIER, BARTLETT, *puis* JEAN, LÉONTINE *Au lever du rideau, Bartlett, assis dans un fauteuil de droite, fume une pipe Gontier, avec de gros souliers et des jambières de cuir, est debout devant la porte-fenêtre, un fusil à la main. Il vient de tirer.*

GONTIER, *très exalté, à quelqu'un qui est au dehors.*

Il y est! Je te dis qu'il y est! Après la touffe de nénuphars .. Je l'ai vu tomber. Donne un coup avec l'autre rame, espèce de brute! (*Avec des cris.*) Là! là! là! Le vois-tu, maintenant!... (*Un arbre entre la première baie et la porte l'empêchant de voir, il saute sur le canapé et regarde par la baie dont un côté s'ouvre. Hurlant.*) Mais prends donc garde à la ligne à brochet, animal!... (*Sautant à terre et trépignant de joie.*) Il l'a!... Il l'a!... (*Gontier, calmé, fait basculer son fusil, mire en l'air pour s'assurer qu'il est déchargé, le redresse et va l'accrocher à la cheminée. Entre Bartlett.*)

BARTLETT

Quoi?... Tu chasses tes souris à coups de fusil.

GONTIER

Ah! te voilà réveillé!

BARTLETT

Heureusement.

GONTIER

Bonjour! Tu as bien dormi?

BARTLETT

Très bien. Qu'est-ce que tu as tué?

GONTIER

Je ne sais pas... un geai... je m'en fous.

BARTLETT

Où est le temps où nous tirions des coyottes par les fenêtres du ranch? Tu n'as pas honte : un geai!

GONTIER

C'est toujours un coup de fusil.

BARTLETT

Ça se mange?

GONTIER, *bourrant une pipe.*

C'est même délicieux. (*Jean paraît à la porte-fenêtre. Il a l'air d'un garçon de ferme déguisé en domestique.*) Va porter ça à Léontine, elle me le fera cuire pour moi.

JEAN

Oui, monsieur. (*Il sort par la droite.*)

GONTIER, *prenant Bartlett par les épaules.*

Que je te regarde... je ne t'ai pas bien vu, hier, à la lumière...

BARTLETT, *pirouettant.*

Admire, *old fellow.*

GONTIER

Tu ne vas pas nous raser avec ton anglais, hein?... Tu es encore solide...

BARTLETT

Toi aussi...

GONTIER

Alors, ça va?

BARTLETT

Ça va! (*Poignées de mains.*)

GONTIER

Tu as vu Charles, ce matin?

BARTLETT

Oui. Il est parti pour aller au-devant de ton frère.

GONTIER

En effet. J'attends toute la famille, aujourd'hui.

BARTLETT

Alors, vous voilà réconciliés?

GONTIER

Oui. Charles l'a voulu... C'était cette fichue politique qui nous avait séparés...

BARTLETT

Rien que la politique?

GONTIER

Mais oui... Tu regardes mon salon... Il a de l'allure, hein? Je vis là-dedans... très heureux. Tout en travaillant mon bois, j'ai l'œil sur mes lignes et sur le ciel; je ramène de temps en temps

un brochet, ou j'envoie un coup de fusil à un oiseau qui passe .. (*Il cherche à allumer sa pipe et essaye vainement deux allumettes qui ne s'enflamment pas. Furieux.*) Sale gouvernement!

BARTLETT

Alors, vous êtes devenus bons amis, ton fils et toi? (*Entre Léontine, jeune bonne aux allures de fille de ferme.*)

GONTIER, *à Bartlett.*

Je vais te raconter cela.

LÉONTINE, *désagréable.*

C'est pour faire cuire, ce moigneau?

GONTIER, *doux.*

Mais oui...

LÉONTINE

Vous ne croyez pas que je vais plumer ce gibier-là.

GONTIER

Pourquoi pas?

LÉONTINE

J'ai pas le temps...

GONTIER

Si tu n'as pas le temps, c'est autre chose. Evidemment, aujourd'hui, vous avez beaucoup de besogne, je n'y avais pas songé.

LÉONTINE

Je vas le donner au chat.

GONTIER, *très doux.*

C'est cela, donne-le au chat. Va, ma petite fille, va. (*Elle sort. A Bartlett.*) Elle est un peu vive, mais très dévouée, tu sais... Et puis, je n'ai jamais aimé que les domestiques me parlent avec servilité. On a beau m'appeler aristocrate... Elle est gentille, n'est-ce pas ? (*Entre Jean.*) Le brochet a mordu ?

JEAN

Non, monsieur. Je venais pour débarrasser. Mais il n'y a plus de place nulle part.

GONTIER

On ne pourra pas enlever cet établi ?

JEAN

Non, monsieur.

GONTIER

L'année dernière, pourtant...

JEAN

Il y avait la tourelle.

GONTIER

C'est vrai... Alors, c'est bien. (*A Bartlett.*) Il a raison, il y avait la tourelle. J'y ai fait installer une petite forge. Tu vois? (*Il entr'ouvre la porte.*)

BARTLETT

Je vois... Et ton salon est devenu un atelier.

GONTIER

C'est la seule pièce au nord.

BARTLETT

Il faut?...

GONTIER, *haussant les épaules.*

Installe donc un atelier de tourneur au midi, et puis tu me diras ce que deviendront tes bois, et les viroles de tes outils... (*A Jean.*) Et ça... tu peux bien emporter ça. (*Il désigne une pièce de bois.*)

JEAN

Oui, monsieur. Je peux emporter ça. Je ne peux pas dire que je ne puis pas l'emporter, puisque je peux l'emporter; seulement, c'est de savoir où le mettre.

GONTIER

Dans la cave... Non, non, la colonne torse, laisse-la. Et va voir s'il n'y a rien à la ligne à brochet... (*A Bartlett.*) Voilà trois fois, mon vieux, que je suis cassé par une bête qui doit être énorme... (*Montrant la colonne.*) C'est moi qui ai fait cette colonne. Ça n'a pas l'air de t'étonner. (*Jean est sorti.*)

BARTLETT

Non.

GONTIER

Tu ne sais pas le soin qu'il faut pour arrondir une colonne au bédane. Si tu as la main trop lourde, ta pièce est fichue.

BARTLETT

Quelle drôle de distraction!

GONTIER

Laquelle ? Tourner du bois ? Mon cher, lorsque je suis revenu de là-bas, après la mort de ma femme, étant donné que je ne voulais remplir aucune fonction publique, il fallait bien me chercher une occupation.

BARTLETT

Pourquoi celle-là ?

GONTIER

Parce que c'est la plus distinguée... Ah! tu ne le savais pas ? Eh bien, veux-tu que je te dise quelques noms d'amateurs ? Alexandre le Grand, Artaxerxès, Luther, Louis XIII. Ah! ah!... Et l'appareil à fileter a été inventé par le marquis de Montgrand, comme le mandrin à excentrer par le comte de Murinais.

BARTLETT

Vraiment ?

GONTIER

Tu commences à comprendre ?

BARTLETT

En effet. Je ne savais pas. Alors, ça t'occupe l'hiver ?

GONTIER

Après la fermeture de la chasse ; lorsque je ne puis plus faire mes promenades habituelles en tricycle... Et, le soir, je m'installe là, sous ma lampe, au coin du feu, je lis, en écoutant la mu-

sique de la pluie et du vent, ou le grand silence de la neige.

BARTLETT, *regardant l'étagère.*

Oui, tu as beaucoup de livres.

GONTIER

Et des bons. Dumas père, Jules Verne, Paul de Kock... Puis des ouvrages sérieux... (*Lisant les titres.*) *Le Cheval... les Maladies du chien... l'Armorial du Nivernais...* Voilà ma vie, mon vieux... (*Désignant une liasse.*) Ça, ce sont des papiers, des archives... Nous ne sommes que des bourgeois, n'est-ce pas ?... Les Gontier n'ont jamais été que des bourgeois : notaires ou magistrats... Eh bien, j'ai découvert chez un notaire de Verneuil que tout de même, au seizième siècle... (*Paraît Jean.*) Qu'est-ce qu'il y a encore? Ça y est ?... Le brochet ?

JEAN

Non, m'sieu ! C'est cet homme de la Neuville.

GONTIER

Qu'est-ce qu'il veut ?

JEAN

Il voudrait vous voir.

GONTIER

Pourquoi ?

JEAN

Ben, toujours pour les terres d'en haut.

GONTIER

Je ne veux pas les louer.

JEAN

Il dit qu'il irait jusqu'à trente francs l'arpent.

GONTIER

Quand il irait jusqu'à cent francs, je ne veux pas les louer.

JEAN

Je disais cela parce que vous n'en faites rien, de ces terres, qu'elles sont en friche depuis presque vingt ans...

GONTIER

Sont-elles à moi ?

JEAN

Dame !

GONTIER

Réponds. Sont-elles à moi ?

JEAN

Ben sûr.

GONTIER

Si elles sont à moi, j'en fais ce que je veux. Il me plaît de les laisser en friche, je les laisse en friche.

JEAN

Sur les deux cents hectares, il en voudrait seulement cinquante.

GONTIER

Je ne lui en céderai même pas la largeur d'un

pet de lapin. Est-ce clair? Pas même la largeur d'un pet de lapin. As-tu compris? Fiche-moi la paix.

JEAN

J'y avais dit. Je vous connais. J'y avais dit.

GONTIER

Eh bien! va le lui répéter.

JEAN

J'y avais dit.

GONTIER

Et regarde si la ligne est toujours bien tendue, si le « vif » joue toujours bien.

JEAN

Oui, m'sieu. (*Jean sort.*)

GONTIER

Oui, mon vieux, je te disais que j'avais des archives curieuses. Depuis des siècles les Gontier ont été de père en fils les notaires des comtes de Pontaurion.

BARTLETT

Tu as interrompu la tradition.

GONTIER

Je ne suis pas le notaire de M. le comte de Pontaurion, je suis son ami ; tu verras comment il me parle : comme à un égal.

BARTLETT

Tu n'es donc pas son égal?

GONTIER

Oui... oui... je sais... mais nous ne sommes pas en Amérique, ici. (*Changeant de ton.*) J'ai retrouvé des lettres de mon grand-père qui a suivi les Pontaurion à l'étranger, lors de l'émigration de 92.. Je les ai montrées à Charles, ça l'a un peu dégelé.

BARTLETT

Comment?

GONTIER

Ah! mon ami! Si tu l'avais vu, à notre première rencontre! J'ai senti le moment où il n'allait pas oser me tendre la main.

BARTLETT

Raconte-moi cela.

GONTIER

Tu sais qu'il est arrivé ici, venant de Trouville, où il avait passé huit jours avec mon frère...

BARTLETT

Nous avons quitté ton frère en même temps, moi pour passer en Angleterre, et Charles pour venir ici.

GONTIER

Parfait. Je suis allé le chercher à la gare... J'ai été un peu vexé quand je l'ai vu avec ses lunettes... D'autant plus que je venais de me tromper, et que j'avais pris dans mes bras, en l'appelant mon fils, un jeune homme qui ne m'était rien du tout... Alors, j'ai été plus circonspect... Il m'a fait :

« Monsieur Pierre Gontier, sans doute? » — J'ai répliqué : « Monsieur Charles Gontier ? »... Il m'a baragouiné deux mots d'anglais...

BARTLETT

Very happy to see you.

GONTIER

Quelque chose comme cela... Et nous sommes restés longtemps sans trouver rien à nous dire... (*Il est ému, la voix un peu changée.*) C'est rigolo, hein ?

BARTLETT

Comme tu dis.

GONTIER

Alors, depuis un mois, il est ici, il se promène aux environs, il fait de petits voyages...

BARTLETT

Il est toujours aussi... réservé ?

GONTIER

Moins. C'est un glaçon qui commence à fondre... Quand il retire ses lunettes, c'est signe qu'il est ému... Jusqu'à présent, il les a retirées deux fois... La première pour lire ces vieux papiers ; la seconde, un jour qu'il revenait du cimetière... J'ai cru alors que cela durerait, mais il a raccroché son masque aussitôt. Tout de même, j'ai l'impression que maintenant, ce masque commence à le gêner... Il est gentil, mon fils... J'aurai de la peine lorsqu'il partira... Hem ! Hem !...

BARTLETT

Et alors, il t'a amené ton frère...

GONTIER

Oui. Pierre et sa famille avaient été, paraît-il, très bons pour lui, très affables... Tu vas voir tout le monde, tout à l'heure. Pierre assistera à la réunion qui se tiendra ici et sa femme a voulu à toute force venir m'inviter à un bal d'enfants qu'on donne chez eux dimanche prochain, avec une tombola.

BARTLETT

Je sais, Charles me l'a écrit à Paris, en me chargeant d'acheter un lot. J'en apporte aussi un pour moi... Ce sont des gens charmants...

GONTIER

Oui...

BARTLETT

Elle surtout, n'est-ce pas ? (*Entre Jean.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, JEAN

GONTIER

Encore !

JEAN

C'est parce que j'ai besoin. Je ne viens pas pour mon plaisir.

GONTIER

Que veux-tu ?

JEAN

C'est pour la réunion.

GONTIER

Après ?...

JEAN

Ce sera dans la salle à manger ?

GONTIER

Je te l'ai dit cent fois.

JEAN

Combien que vous serez ?

GONTIER

Nom d'un tonnerre ! Veux-tu me parler à la troisième personne, abruti !... ou je te flanque à la porte.

JEAN

Combien que monsieur sera ?

GONTIER

Idiot !

BARTLETT, *bas, à Gontier.*

Tu étais plus doux, tout à l'heure avec la bonne.

GONTIER

Je... oui... c'est parce que... tu m'embêtes ! (*Haut, à Jean.*) Nous serons, nous serons... M. le comte, ça fait un ; moi, ça fait deux ; mon frère, M. le maire, ça fait trois ; M. Serget et M. Husson, ça fait cinq. Es-tu content ?

JEAN

Moi, ça m'est égal, mais c'est rapport aux chaises.

GONTIER

C'est vrai... Elles sont dans l'atelier. (*A Bartlett.*) J'ai entrepris d'en retourner les pieds... (*A Jean.*) Arrange-toi.

JEAN

Arrange-toi.

GONTIER

Oui... Fiche-moi le camp.

JEAN

Arrange-toi. (*Il sort lentement.*)

BARTLETT

Qu'est-ce que c'est que cette réunion?

GONTIER

Une réunion préparatoire au sujet d'un monument patriotique qui a besoin de réparations.

BARTLETT

Quel monument?

GONTIER

A Jeanne d'Arc. Ça ne te regarde pas. On veut arriver d'accord au Conseil municipal dimanche prochain, et mon frère a été très heureux... (*Pour parler d'autre chose.*) Eh bien, et toi? Qu'est-ce que tu as fait? Dis donc, vaurien! tu es resté une semaine à Paris?

BARTLETT

Hé! Hé!

GONTIER

Avant de partir, tu m'as dit : « Gontier, je prévois que je vais me conduire comme un vilain petit animal! » Eh bien?

BARTLETT

Mes prévisions se sont réalisées complètement.

GONTIER

Raconte.

BARTLETT

Oh!... chez nous on fait ces choses-là, mais on n'en parle pas!

GONTIER

Entre nous!... Des cocottes?

BARTLETT

Aussi.

GONTIER

Comment « aussi »? Alors, des femmes du monde?

BARTLETT

Aussi.

GONTIER

Tu te vantes.

BARTLETT

A ton aise.

GONTIER

Comment serais-tu arrivé jusqu'à elles?

BARTLETT

On m'a présenté.

GONTIER

Qui donc ?

BARTLETT

Un jeune homme très distingué, que j'ai rencontré.

GONTIER

Où ?

BARTLETT

Devant le Grand Hôtel.

GONTIER, *riant.*

Ah ! mon pauvre Bartlett !

BARTLETT

Hein ?... On s'est peut-être moqué de moi ?... Du reste, je t'avouerai que j'ai eu des doutes... Mais je ne rentrerai pas en Amérique sans...

GONTIER

Sans avoir fait une sottise.

BARTLETT

Chut... (*Entre Charles.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, CHARLES

GONTIER

Te voilà.

CHARLES

Oui, mon père.

GONTIER

Tu n'es donc pas allé au-devant de ta cousine?

CHARLES

Non.

GONTIER

Pourquoi?

CHARLES

Les jeunes filles françaises m'ennuient.

GONTIER

Bah!

BARTLETT

Well.

GONTIER

Tu n'as pas toujours dit cela. Tu avais plaisir, ces temps-ci, à te promener avec mademoiselle Geneviève... Et je me demandais même si tu n'allais pas beaucoup t'attacher à... à la France.

CHARLES

Ne craignez rien, mon père.

BARTLETT

Quand on a l'honneur d'être citoyen américain...

GONTIER

C'est bon, c'est bon... (*A Charles.*) Tu t'es disputé avec elle? Tu la boudes?

CHARLES

Oui.

GONTIER

Pourquoi?

CHARLES

Je ne puis me faire à l'étroitesse des idées d'ici... Hier, je lui ai demandé de faire avec moi une promenade à pied dans la campagne. Il paraît que c'est une monstruosité,... seule avec un jeune homme! Vous n'y pensez pas... Pour ma part, je ne puis comprendre que les jeunes filles françaises ne se révoltent pas contre l'outrageant soupçon que révèle cet usage injurieux... Ont-elles donc la vertu si facile, ou leurs compagnons possèdent-ils tous des âmes de muletiers?... (*Se levant.*) Ouf! Vive l'Amérique, mon vieux Bartlett!...

GONTIER

Il n'est pas dans nos habitudes, en effet, de laisser un jeune homme et une jeune fille se promener ensemble. Mais pour ta cousine, il y a une raison à son refus. J'ai appris qu'elle était fiancée à M. Maxime Gobret.

CHARLES

A ce jeune imbécile?

GONTIER

A ce jeune homme.

CHARLES

Elle est plus bête que je ne croyais...

SCÈNE IV

GONTIER, BARTLETT, CHARLES, GENEVIÈVE, MARTHE, *puis* JEAN

GENEVIÈVE, *entrant la première, un rouleau de musique à la main.*

Bonjour, mon oncle! Bonjour, monsieur Bartlett! Bonjour, mon cousin!

BARTLETT

Justement, il parlait de vous.

GONTIER, *à Marthe, après des salutations.*

Mon frère ne vous accompagne pas?

MARTHE

Il nous suit. Il a eu besoin de téléphoner à Paris. Nous venons vous faire, et à vous aussi, messieurs, notre invitation officielle pour notre petit bal d'enfants...

GONTIER

Vous nous permettrez de vous offrir chacun un lot pour votre tombola... Bartlett les a apportés de Paris.

BARTLETT

Ils seront ici tout à l'heure. Vous verrez, madame, il y a une surprise.

MARTHE

Tous mes remerciements...

JEAN, *entrant.*

M'sieu! M'sieu! Le brochet! Il y est...

GONTIER

Vrai!... Viens, Bartlett... Madame, venez..

JEAN

Et un beau... la ligne est tirée jusqu'au milieu de la rivière...

GONTIER

Ça doit être le gros! Venez! Venez tous! (*En sortant.*) Voilà quatre fois qu'il me casse! (*A Marthe.*) Vous allez voir, madame, une bête de trente livres au moins. (*Sortent Gontier, Bartlett, Marthe et Jean.*)

SCÈNE V

GENEVIÈVE, CHARLES

GENEVIÈVE

Vous êtes toujours fâché, mon cousin?

CHARLES

Oui.

GENEVIÈVE

Parce que je n'ai pas voulu aller promener seule avec vous?

CHARLES

Oui.

GENEVIÈVE

Il n'y a pas de quoi... Tenez. je suis plus gen-

tille que vous, moi... Je vous ai apporté quelque chose. (*Elle lui montre un rouleau de musique qu'elle tient à la main.*)

CHARLES

De la musique?

GENEVIÈVE

Ce sont des chansons canadiennes.

CHARLES

Des chansons canadiennes!

GENEVIÈVE, *en défaisant le rouleau.*

Vous ne vous rappelez pas? Vous avez parlé, un jour, de votre mère, qui était Canadienne, et des chansons de ce pays avec lesquelles elle vous berçait... Vous disiez qu'elles étaient d'une si jolie mélodie, alors, je les ai fait venir... par curiosité... et je les ai apportées pour les jouer sur votre vieux clavecin.

CHARLES

Voyons... (*Feuilletant.*) *La Belle Française... Isabeau... Gai le rosier... Vive la Canadienne!*

GENEVIÈVE

C'est celle-là dont vous m'avez dit qu'elle était l'hymne national canadien.

CHARLES, *en feuilletant.*

L'hymne national, non : l'hymne officiel est le *God save the King;* mais : *Vive la Canadienne!* est le vrai chant populaire. Depuis l'enfant jusqu'au vieillard, tout le monde le sait, et il n'est

pas de solennité familiale où il ne soit chanté par tous.

GENEVIÈVE

Je voulais vous faire la surprise de vous le jouer un jour.

CHARLES

N'attendez pas plus longtemps. (*Charles retire ses lunettes.*)

GENEVIÈVE, *avant de se mettre au piano.*

Vous retirez vos lunettes? Vous allez me trouver bien curieuse. Il y a quelque chose que je ne m'explique pas... Quand vous voulez voir de loin, vous retirez vos lunettes. Quand vous voulez voir de près vous les retirez aussi. Alors à quoi vous servent-elles?

CHARLES

A rien. Seulement, sans mes lunettes, j'ai l'air trop jeune.

GENEVIÈVE

Vous êtes beaucoup mieux quand vous ne les avez pas. (*Elle s'approche du piano et s'installe. Derrière elle, sans être vu, Charles va pour remettre ses lunettes. Il hésite, regarde Geneviève, puis les tord et les met dans ses poches. Geneviève, tout en jouant, crie de surprise.*) Ah!... ah!... Mais!... mais oui!...

CHARLES

Quoi donc?

GENEVIÈVE, *continuant.*

Attendez... il n'y a pas de doute.

CHARLES

Eh bien!

GENEVIÈVE, *s'arrêtant.*

Eh bien, votre chant canadien, savez-vous ce que c'est?

CHARLES

Dites ?

GENEVIÈVE

C'est une ronde des petites filles de la Saintonge... Ecoutez... Ce sont d'autres paroles, naturellement, et un autre mouvement : (*Elle chante.*)

Par derrièr' chez mon père,
Vole, mon cœur, vole,
Par derrièr' chez mon père
Lui y a t'un pommier doux
Lui y a t'un pommier doux, doux, doux,
Lui y a t'un pommier doux.

Les trois filles d'un prince,
Vole, mon cœur, vole,
Les trois filles d'un prince
Sont endormies dessous,
Sont endormies...
Etc...

Nos amants sont en guerre,
Vole, mon cœur, vole,
Nos amants sont en guerre,
Ils combattent pour nous
Ils combattent...
Etc...

S'ils gagnent la bataille,
Vole, mon cœur, vole,
S'ils gagnent la bataille,
Ils auront nos amours
Ils auront...
Etc...

Et le dernier couplet, c'est :

Qu'ils perdent ou qu'ils gagnent,
Vole, mon cœur, vole,
Qu'ils perdent ou qu'ils gagnent,
Ils les auront toujours.

CHARLES

Quelle gentille attention vous avez eue de vouloir me faire entendre cette chanson de ma première enfance... Et vous avez pris la peine d'écrire à Montréal ?

GENEVIÈVE

Il a bien fallu, on ne la trouve pas à Paris. (*Un silence.*)

CHARLES

Cette France si décriée possède tout de même une singulière puissance de rayonnement. Les rondes de ses petites filles font battre à l'unisson tous les cœurs d'un peuple qui vit à quinze cents lieues d'ici.

GENEVIÈVE

N'est-ce pas, c'est joli?... Je suis content que vous disiez cela.

CHARLES, *reprenant son air froid et agressif.*

Oui. Cette chanson m'a fait oublier de vous présenter toutes mes félicitations pour votre prochain mariage.

GENEVIÈVE

Mon prochain mariage?

CHARLES

Avec M. Maxime Gobret?

GENEVIÈVE

Entre les fiançailles et le mariage il y a encore de la place pour... bien des choses... Mais vous avez raison de me féliciter.

CHARLES

Je vous ai vue deux ou trois fois en sa compagnie : je vous fais aussi mon compliment sur la façon dont vous avez su jusqu'ici dissimuler votre passion.

GENEVIÈVE

Ma passion?

CHARLES

Oui.

GENEVIÈVE

Il y a beaucoup de mariages sans passion

CHARLES

Je ne les comprends pas. Vous m'excuserez : je ne suis pas encore habitué aux mœurs du vieux continent.

GENEVIEVE

Ce n'est pas du nouveau monde que vous venez, c'est de l'autre. Je fais ce qu'ont fait ou ce que vont faire la plupart de mes amies.

CHARLES

Même celles qui sont jolies?

GENEVIÈVE

La beauté ne rend pas les jeunes gens plus empressés lorsqu'il s'agit de mariage. On peut même ajouter : au contraire.

CHARLES

Il y a là sans doute encore une finesse qui m'échappe.

GENEVIÈVE

Aucune. Les jeunes gens raisonnent aujourd'hui de la façon suivante : « Plus une jeune fille est jolie, se disent-ils, plus elle désirera, après la noce, mettre sa beauté en évidence, plus elle sera coquette et par conséquent coûteuse. »

CHARLES

J'ai entendu dire que vous aviez en France une institution nationale : la dot.

GENEVIÈVE, *qui s'énerve.*

De même que nous assistons au krach de la beauté, on constate celui des dots de cent mille francs. Les mêmes jeunes gens savent que cent mille francs, c'est trois mille francs de rente pas plus, et qu'une personne apportant cette dot aura pour plus de trois mille d'exigences annuelles.

CHARLES

On m'avait affirmé que les jeunes filles françaises ignoraient l'arithmétique.

GENEVIÈVE, *un peu amère.*

Depuis peu, les jeunes Français la leur ont apprise.

CHARLES

Et c'est pour cela qu'elles épousent comme vous le premier venu.

GENEVIÈVE, *qui s'est reprise un peu.*

Le premier venu, Maxime!... Maxime, le premier venu!... Eh bien, si vous saviez l'ensemble de qualités qu'il faut réunir pour être admis à l'honneur de solliciter ma main, vous changeriez d'avis, mon beau cousin !

CHARLES

Je ne demande qu'à les connaître.

GENEVIÈVE

J'en sais la liste par cœur et la voici. (*D'un trait, comme une leçon.* Vingt-six ans, bien portant, une situation, famille honorable, sans hérédités pathologiques, être résolu à habiter Paris et aimer la campagne.

CHARLES, *l'arrêtant.*

Pas si vite ! Pas si vite ! Vous dites... (*Il tire un carnet de sa poche et écrit.*) Recommençons... Vous dites : vingt six ans. C'est une qualité commune... Bien portant, c'est déjà plus rare. Après ?

GENEVIÈVE

Avoir une situation.

CHARLES

M. Maxime en a une ?

GENEVIÈVE

Parfaitement. Oh ! sans avenir, mais stable. Attendez. Il est d'une famille honorable. De plus... il faut qu'on habite Paris et accepter la campagne.

CHARLES

Pourquoi ?

GENEVIÈVE

Parce que marraine souffrirait de se séparer de moi.

CHARLES

Marraine... Je voulais vous demander. Pourquoi ne dites-vous pas maman à madame Gontier ?

GENEVIÈVE

Elle ne l'a pas voulu par délicatesse, par respect pour le souvenir de ma vraie mère qui est morte et qu'elle a remplacée.

CHARLES

C'est joli... Et elle vous impose cette condition de rester auprès d'elle ?

GENEVIÈVE

Non, cette condition-là, c'est moi qu il'ai ajoutée.

CHARLES

Voilà ce que c'est que d'aimer sa marraine.

GENEVIÈVE

Bravo, Peau-Rouge, vous vous formez !

CHARLES

Et c'est tout ?

GENEVIÈVE

C'est tout.

CHARLES

Vous avez oublié un point.

GENEVIÈVE

Non.

CHARLES

Si. Cherchez.

GENEVIÈVE

Je suis certaine d'avoir tout dit.

CHARLES

Vous n'avez pas demandé que votre fiancé fût amoureux de vous.

GENEVIÈVE, *nerveuse.*

L'amour, à nos âges, ça ne se porte plus.

CHARLES

Oh !

GENEVIÈVE

Je veux dire : pas encore. Il n'est plus d'amoureux que de quarante-deux ans.

CHARLES

L'âge d'Arnolphe.

GENEVIÈVE

Vous l'avez dit, mais c'est un lieu commun.

CHARLES

Pourquoi ?

GENEVIÈVE

Depuis quelques années déjà, tout le monde a convenu qu'aujourd'hui c'est Horace qui aurait tort. (*Rire un peu nerveux.*)

CHARLES

Cela vous fait rire ?

GENEVIÈVE

On a décidé de ne plus rien prendre au tragique.

CHARLES

C'est du propre.

GENEVIÈVE

Comme vous dites.

CHARLES

C'est à pleurer.

GENEVIÈVE

On ne pleure plus. (*Elle éclate en sanglots qu'elle contient tout de suite.*)

CHARLES

Qu'est-ce que vous avez? Oh! pardon!

GENEVIÈVE, *se reprenant.*

Vous voilà bien avancé !

CHARLES

Moi, qui vous croyais sans cœur !

GENEVIÈVE

J'en ai un tout de même... mais je ne l'avoue pas puisque c'est ridicule... (*Tout en se calmant, s'essuyant les yeux et se remettant un peu de poudre avec la houppette cachée dans le mouchoir.*) C'est imbécile de pleurer comme ça... C'est ce vieux fonds de sensibilité qui ne veut pas disparaître... Nous tenons ça de nos arrière-grand'mères, du temps des diligences... On sait bien que c'est bête.

CHARLES

Vous êtes très malheureuse, ma cousine.

GENEVIÈVE

Mais, pas du tout! pas du tout! (*Tout à fait remise.*) C'est fini... Je vous demande pardon... J'étais un peu énervée.

CHARLES

Comme je vous plains !

GENEVIÈVE, *très loyale, très franche, très sincère.*

Voilà justement l'erreur! C'est une erreur! Ne me plaignez pas... Je m'en veux de vous avoir donné à penser que je suis à plaindre. Ce sont mes maudits nerfs qui sont les coupables. Je vous affirme que mon sort est celui de la plupart de mes semblables, et que nous nous y résignons très facilement. (*Raisonnable.*) Non... Dès qu'une jeune fille a trouvé chez un fiancé certains rapports de situation, des garanties d'honorabilité, etc... de sympathie aussi, bien entendu, elle peut l'épouser.

CHARLES

Sans amour?

GENEVIÈVE

Sans amour.

CHARLES

Il sera toujours temps, une fois mariée, d'en aimer un autre.

GENEVIÈVE

Mais non! Mais non! Mais non! Vous voilà encore avec vos idées toutes faites. Je ne dis pas que cela n'arrive jamais... seulement cela arrive beaucoup plus dans les romans que dans la réalité.

CHARLES

Alors, vous n'aimerez jamais?

GENEVIÈVE, *très sincère.*

Pourquoi donc? Qui vous dit que je ne me prendrai pas d'amour pour mon mari, lorsque je le connaîtrai. J'ai deux amies à qui cela est arrivé. Et elles sont fort heureuses. Et le cas est fréquent.

CHARLES

Et si vous ne l'aimez pas?

GENEVIÈVE, *la tête haute.*

Je ferai comme les autres. Je tâcherai d'être une associée loyale et dévouée, une compagne gaie — et consolatrice au besoin. Si j'ai le mérite d'avoir fait quelque sacrifice, je m'en récompen-

serai moi-même par un peu de fierté... Et quand j'aurai des enfants, je les aimerai comme une bête.

CHARLES

Vous ne vous rendez pas compte de ce que vous allez faire en vous mariant sans aimer et sans être aimée. Cela est tellement opposé aux usages de mon pays que je ne puis le comprendre. Encore une fois, réfléchissez. Qu'est-ce que cette union, si l'amour n'est pas là, pour nous rendre aveugles lorsqu'il le faudra ? Vous n'y avez donc jamais pensé à tout cela ? Mais c'est abominable !

GENEVIÈVE

Je me suis efforcée de n'y pas penser.

CHARLES

Comment avez-vous pu vous laisser engager ?

GENEVIÈVE, *comme à elle-même.*

Est-ce qu'on sait ?... Un jour, les parents, qui ont peur d'être égoïstes et d'avoir l'air de garder leur fille pour eux-mêmes, se décident à lui parler de tel ou tel jeune homme, qu'on leur a présenté comme un mari possible. On en refuse un ou deux, puis on s'inquiète, on consent à une rencontre. Il y en a une seconde, on est comme endormie peu à peu, puis la chose s'ébruite, on n'a pas le courage de se reprendre, on a peur de tout, du chagrin des parents, des cancans, et l'on arrive à la veille du mariage sans s'apercevoir du chemin que l'on a fait. Et l'on s'efforce de sourire pour ne pas qu'on vous plaigne, et l'on s'excite à se trouver

heureuse. On y parvient en fuyant les occasions d'être seule avec soi-même On pense à ses robes, et l'on discute avec les couturières. Pourquoi m'avez-vous forcée à vous avouer toute cette tristesse? Est-ce que, tôt ou tard, il ne faudra pas en arriver là?

CHARLES

Mais non! Pourquoi? Mais pourquoi?

GENEVIÈVE

Il n'y a plus de jeunes gens.

CHARLES

Qu'en savez-vous?

GENEVIÈVE

Je le vois bien autour de moi!

CHARLES, *animé.*

Eh bien, s'il n'y a plus de jeunes gens en France, on attend qu'il en vienne de l'étranger, voilà tout. (*Le mot qui a échappé. Il se reprend.*) Allons, ma cousine, faites un effort d'indépendance... Ne laissez pas réaliser ce mariage.

GENEVIÈVE

Autant celui-là qu'un autre.

CHARLES

Mais c'est monstrueux!

GENEVIÈVE

Vous êtes jeune.

CHARLES

Et je m'en vante. Et je vous plains de ne plus l'être.

GENEVIÈVE

Merci.

CHARLES

Après tout, si cela vous plaît...

GENEVIÈVE

Il faut bien le croire que cela me plaît.

CHARLES

Alors, je vous demande pardon de mon insistance. Si vous ne valez pas mieux que cette union, faites-la donc! Je ne sais pas ce que vous attendez... Je vous souhaite bien du bonheur. (*Entrent Gontier, Bartlett et Marthe.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, GONTIER, MARTHE, BARTLETT

CHARLES, *à Gontier.*

Eh bien, mon père, et ce brochet énorme...

GONTIER

Fiche-moi la paix... Encore cassé! Une bête! Vous l'avez vue!... Ne parlons plus de cela... (*A Marthe.*) Je vous disais, madame, que, s'il vous manquait encore quelques branches de feuillage pour l'ornementation de votre fête, vous rendriez service à mes arbres qui sont trop touffus, en prenant ces branches ici...

MARTHE

Ma foi, j'accepte avec plaisir...

GONTIER

Mademoiselle, vous n'auriez qu'à donner des ordres à mon imbécile de domestique... (*Entrent Husson, Serget et Pierre.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, PIERRE, HUSSON, SERGET

GONTIER

Ah! voilà notre monde... (*Salutations. Présentations de Bartlett et Serget.*)

MARTHE, *bas, à Pierre.*

Eh bien...

PIERRE

Je ne suis pas très content... Mais tout s'arrangerait si je pouvais décider Bartlett... Je lui demanderai un rendez-vous pour demain. (*Marthe va saluer Husson et Serget.*)

MARTHE, *à Bartlett.*

Vous n'êtes pas trop fatigué du voyage, monsieur... Je vous dis cela, je suis un peu simple, il n'y a qu'à vous regarder pour voir que la fatigue n'a pas de prise sur vous.

BARTLETT, *fier du compliment.*

Madame... vous me flattez.... vous...

MARTHE

Vous avez eu une bonne traversée?

BARTLETT

Celle d'Amérique ?

MARTHE

Non, je sais qu'il y a un mois vous avez eu une mer calme. Je parlais de...

BARTLETT

Celle du Pas-de-Calais ? On n'a même pas le temps de s'apercevoir qu'on est sur mer.

MARTHE

Vous êtes admirable... J'espère que, cette fois, vous n'allez pas être rappelé par une vilaine dépêche et que nous aurons le plaisir de vous voir souvent.

BARTLETT

Je ne veux pas vous ennuyer.

MARTHE

Mais je vous assure que vous ne m'ennuierez pas, au contraire....

BARTLETT, *troublé.*

Madame... (*Marthe s'éloigne. A part.*) Suis-je un fat ou un imbécile ?

MARTHE, *à Gontier.*

Alors, monsieur, nous allons dévaliser votre jardin.

GONTIER

C'est cela... Nous n'en avons pas pour longtemps. Vous retrouverez votre mari ici.

MARTHE

Merci. (*Elle sort avec Geneviève.*)

SCÈNE VIII

GONTIER, CHARLES, BARTLETT, HUSSON, SERGET, PIERRE

HUSSON *et* SERGET, *à Bartlett, le regardant curieusement.*

Alors, monsieur est Américain?

GONTIER

M. le comte n'est pas avec vous?

SERGET

Je ne crois pas qu'il vienne. On m'a dit qu'il était allé à la réunion du comité socialiste.

GONTIER

Pas possible!

HUSSON

Oui! Il m'a donné une lettre pour vous.

GONTIER, *après avoir lu.*

Bon!... Eh bien, il va entendre ses vérités, le comité socialiste!

SERGET, *à Bartlett.*

Et il y a longtemps que vous êtes en Europe, monsieur?

BARTLETT

Un mois.

HUSSON

Vous avez passé plusieurs jours à Paris ?

BARTLETT

Plusieurs jours.

SERGET

Quelle impression la France vous a-t-elle produite ?

GONTIER

Il ne faut pas demander cela, mon cher ami ; vous embarrassez M. Bartlett qui est trop poli pour pouvoir être franc.

BARTLETT

Je vous assure...

TOUS, *protestant.*

Mais non... mais non...

SERGET

Nous ne sommes plus au temps où les Français déclaraient leur pays le premier du monde.

HUSSON, *à Bartlett.*

Parlez-nous franchement.

SERGET

Nous savons entendre nos vérités... certains d'avance qu'elles ne seront pas flatteuses.

BARTLETT

Mon Dieu, puisque vous insistez... Evidemment, ça ne vaut pas l'Amérique.

GONTIER

Parbleu !

SERGET

Nous le savons.

HUSSON

Personne ne songe à faire une telle comparaison.

BARTLETT

Mais il m'a semblé, tout de même, que la France était un beau pays.

CHARLES

Vous ne savez pas le charme de votre ciel et de vos horizons... parce que vous les voyez tous les jours. Je n'avais pas fait une heure de chemin de fer en quittant le Havre que ce charme opérait.

GONTIER

Comment ?

CHARLES

A une petite gare où un signal avait fait arrêter notre express, un homme arrosait des fleurs, pour le seul plaisir de ses yeux et de ceux des passants. Je l'aurais embrassé ! Il distribuait de l'eau sur les géraniums et les roses avec les gestes paisibles et attentifs de ceux qui rendent un culte. Pour la première fois de ma vie je voyais quelqu'un en plein air qui ne courait pas après le dollar...

BARTLETT

Mais oui, mais oui... Et c'est tout de même un pays riche.

GONTIER

Riche !... Autrefois !...

HUSSON, *à Bartlett.*

Dites-nous franchement vos impressions?

BARTLETT

C'est que voilà, elles sont très favorables...

PIERRE

Et vous craindriez de désobliger ces messieurs!

SERGET

Vous êtes d'une courtoisie charmante. Tout de même, en quittant votre pays, aux grands espaces, aux grandes énergies, le nôtre a dû vous paraître bien étriqué, disons le mot : bien mesquin.

BARTLETT

Pas-autant que vous le dites.

HUSSON

Mais si... Mais si...

BARTLETT

Mais non...

TOUS, *sans force.*

Mais si... Mais si...

SERGET

En Angleterre, encore...

GONTIER, *admiratif.*

Ah! les Anglo-Saxons!...

SERGET, *de même.*

Ah! les Anglo-Saxons!...

TOUS, *les yeux au ciel avec une admiration contenue.*

Les Anglo-Saxons!...

BARTLETT

Nous n'avons pas votre ciel et nous n'avons pas non plus vos monuments... Je viens de passer huit jours à Paris... j'ai été émerveillé. . Les Invalides... L'Arc de Triomphe... Notre-Dame!... A propos... pourriez-vous me dire — je n'ai pas pu le savoir... — combien a coûté Notre Dame?

HUSSON

Je vous avoue que je ne le sais pas.

CHARLES

Où pourrait-on se procurer ce renseignement?

SERGET

Mais personne n'en sait rien.

BARTLETT

Chez nous on le saurait.

SERGET

Ah! les Anglo-Saxons!

BARTLETT

Vraiment, messieurs, vous me gênez, vous me rendez confus... Je n'ai jamais entendu dire autant de bien des Anglo-Saxons que depuis mon arrivée en France... même dans leur pays... Et

pourtant, ils ne s'oublient pas dans la distribution des récompenses.

HUSSON

Nous savons maintenant rendre justice aux autres.

SERGET

Nous ne sommes plus assez naïfs pour être orgueilleux. On commence à voyager, et l'on compare.

PIERRE

C'est encore de l'orgueil national, tout de même, mais à rebours.

GONTIER, *commençant un récit.*

Eh bien, monsieur le maire... je vais te raconter...

PIERRE, *conciliant.*

Ne pourrais-tu pas dire « Pierre » tout simplement ?

GONTIER, *plus grognon que méchant*

Non pas... Tu es monsieur le maire... Je veux t'apprendre, monsieur le maire, le dernier exploit de tes amis... (*Il va chercher des journaux sur sa table.*) C'est dans un journal de ce matin. Ce n'est pas dans *l'Univers*, ce n'est pas dans *le Gamois*...

HUSSON *prenant le troisième journal, l'Intransigeant, sur la table où Gontier l'avait posé.*

Comment, monsieur Gontier, vous, un royaliste, vous lisez ce journal-là ?

GONTIER

Mais c'est le meilleur!... La preuve c'est qu'il a osé, le premier, faire la révélation dont je vous parle... Lisez : (*Il lit.*) « Le président du Conseil a reçu de l'étranger un pot-de-vin d'un million... »

PIERRE

Ne comprends-tu pas que c'est une façon spirituelle de dire que le gouvernement soutient un projet auquel le journal est hostile?

BARTLETT

Eh bien, quelqu'un qui aurait cet esprit-là, en Amérique, serait condamné à payer vingt mille dollars, s'il ne pouvait prouver qu'il a dit vrai.

PIERRE, *à Gontier.*

Il ne faut pas croire tout ce que disent les journaux.

GONTIER

Monsieur le maire, lorsqu'ils démolissent le gouvernement, je les crois sur parole.

HUSSON

Et nous sommes beaucoup comme ça.

GONTIER

Moi, voyez-vous, chaque nouvelle faute, chaque nouveau crime de nos gouvernants, me transporte d'aise, me cause une joie énorme... énorme... Je me frotte les mains et je dis : tant mieux! tant mieux. Ils n'en feront jamais assez... Ça marche!

Plus ils en feront et plus tôt viendra la fin de la corruption.

PIERRE

Pardon... La corruption...

GONTIER

Monsieur le maire, je dis que la corruption de la République...

HUSSON

Elle n'est pas moins grande que la corruption de la royauté...

GONTIER

Je vous demande pardon.

HUSSON

Ou de l'empire.

GONTIER

Monsieur.

SERGET

Non, monsieur.

BARTLETT, *à Pierre.*

Qu'est-ce qu'il y a?

PIERRE

Ils se disputent, parce qu'ils ne sont pas d'accord sur le moment de la plus basse corruption de leur pays.

BARTLETT

Il faut reconnaître que les Français ne laissent vraiment plus rien à dire à leurs ennemis.

GONTIER

Dans la mélasse, je vous dis!... Je ne sais pas si je me fais suffisamment comprendre : nous sommes dans la mélasse!... Et j'ajoute que nous y sommes jusqu'au cou!... Dans dix ans, nous serons au niveau de la République de Saint Marin. Plus d'autorité!... plus de richesse!... Rien, rien... rien que le vice et la misère!

PIERRE, *tranquillement.*

Tout de même, mon cher monsieur Bartlett, vous avez pu voir, rien que par la portière du wagon, des usines avec de la fumée, des terres avec des moissons et des gens qui ne paraissaient ni des vicieux, ni des affamés. Oui, je t'assure, Philippe, qu'il y a encore des parties du pays hors de la mélasse. Tu ne sais pas, Gontier, le tort que nous nous faisons par ce perpétuel dénigrement.

GONTIER

Ce n'est pas mon pays que je dénigre, c'est son gouvernement.

PIERRE

Je connais la subtilité. Tu es comme le fils du premier lit qui injurie le second mari de sa mère. C'est lui que tu vises, c'est elle que tu atteins. Il y a des voisins qui écoutent vos querelles de famille. Ils vous croient sur parole. Et c'est pour cela qu'ils deviennent arrogants. Vous avez désigné le beau-père au dédain, c'est à votre mère qu'on manquera de respect.

GONTIER

Je saurais la défendre.

PIERRE

Mieux vaudrait qu'elle n'eût pas été attaquée.

GONTIER

Toi, tu es un communard ! *(Entre Jean portant des paquets, puis Marthe et Geneviève.)*

SCÈNE IX

LES MÊMES, JEAN, MARTHE, GENEVIÈVE

JEAN

Voici les colis du chemin de fer...

MARTHE

Geneviève n'a pu résister à la tentation de les voir tout de suite. *(On commence à déballer.)*

GONTIER, *à qui Husson vient de dire un mot à l'oreille.*

Oh ! oui, il faut que vous preniez votre train... Excusez-moi, mesdames, c'est l'heure de notre réunion.. Nous n'en avons pas pour bien longtemps...

BARTLETT, *tout en déballant.*

Ne vous battez pas...

GONTIER, *pendant sa sortie.*

Quoi ?

BARTLETT

Charles m'a dit que chaque fois que vous parliez politique...

GONTIER

Charles se trompe.

CHARLES

Oh!

GONTIER

Viens avec nous. Tu verras.

CHARLES

Oui, j'aime mieux... (*Tout le monde sort, sauf Bartlett, Geneviève et Marthe.*)

SCÈNE X

BARTLETT, GENEVIÈVE, MARTHE

BARTLETT

Celui-là, c'est le lot de Gontier.

GENEVIÈVE

Un polichinelle... Oh! qu'il est joli!...

BARTLETT

Le mien est bien plus beau... Le voici, c'est un jouet mécanique, de fabrication américaine... une cigale qui marche et chante... en battant des ailes... Vous allez voir... (*Il la remonte. Le jouet, posé à terre, reste immobile.*) Tiens! Elle a été cassée pendant le trajet... Je vois ce que c'est...

Une petite soudure... Voulez-vous m'excuser, mesdames?... Je me souviens... J'ai, là, tout ce qu'il me faut... Un moment... (*Il sort avec son jouet.*)

SCÈNE XI

MARTHE, GENEVIÈVE

GENEVIÈVE

Veux-tu, marraine, je vais rentrer... pour m'occuper de faire placer les branchages... Je t'en prie... nous ne serions pas prêtes pour demain...

MARTHE

Qu'est-ce que tu as?... Tu es toute drôle, depuis tout à l'heure...

GENEVIÈVE

Oui... je...

MARTHE

Tu n'es pas malade ?...

GENEVIÈVE

Non... Tu diras que le soleil m'a donné la migraine... Et puis... il faut que je te dise... Je viens de prendre une décision... Je ne veux plus épouser M. Maxime Gobret...

MARTHE

Comment?

GENEVIÈVE

Je ne veux plus... Je suis bien décidée à ne pas me marier.

MARTHE

Mais... en voilà une aventure!... Qu'est-ce que je dirai aux parents?

GENEVIÈVE

Oh! tu trouveras... N'importe quoi...

MARTHE

N'importe quoi... Tu es admirable... Nous reparlerons de cela..

GENEVIÈVE, *sortant.*

Non... A tout à l'heure. (*Marthe, seule, reste pensive, puis regarde le polichinelle. La porte de gauche s'entr'ouvre et laisse passage à la cigale mécanique, que suit Bartlett en mettant la seconde manche de son veston.*)

SCÈNE XII

MARTHE, BARTLETT.

BARTLETT

Go on! Elle marche! Voilà! Ce n'était pas plus malin... Hop... Comment, vous êtes toute seule, madame?

MARTHE

Vous voyez.

BARTLETT, *allant reporter le jouet sur la table et revenant aussitôt.*

Allez dormir, jusqu'à demain. *grass-hopper!* Insecte! (*Revenant.*) Je ne vous savais pas seule...

MARTHE

Vous êtes vraiment bien aimable de vous être donné autant de mal pour réparer cette mécanique.

BARTLETT

Ça m'amuse, ce genre de travail. Seulement, elle ne parle plus... Tout à l'heure, elle parlait...

MARTHE

Ne vous désolez pas... C'est très joli, même sans parler...

BARTLETT

Vous vous moquez de moi... Attendez... Je vous en prie... J'en ai pour un moment... Je vous en prie... Une minute... D'ailleurs, cela n'empêche pas de causer... (*Il s'assied, prend la cigale sur ses genoux et cherche à la réparer.*)

MARTHE

Comment! vous savez réparer cela... Je ne vous connaissais pas ce talent...

BARTLETT

J'ai été mécanicien.

MARTHE

Oui?

BARTLETT

Mais oui, madame... Chez nous, on ne rougit pas d'avoir travaillé de ses mains... Je vois ce que c'est...

MARTHE

J'ai toujours pensé que, si l'on pouvait associer l'énergie américaine et l'ingéniosité, la faculté de création française, on obtiendrait des résultats merveilleux.

BARTLETT, *tout en travaillant.*

Nous n'avons pas besoin d'associés... C'est un ressort qui est sorti de l'encoche contre laquelle il doit buter.

MARTHE

Mon mari m'a dit que nous aurions le plaisir de vous voir demain chez nous... Il vous en a parlé?

BARTLETT

Pas encore.

MARTHE

Je l'avais mal compris...

BARTLETT, *tout à son travail.*

Si je disposais des outils nécessaires... seulement une paire de tenailles...

MARTHE

Vous êtes vraiment trop bon de vous donner autant de mal. Vous arrangerez cela plus tard.

BARTLETT

Non, non, non... Demain? Ah! c'est impossible. Je vais à Lyon.

MARTHE

Mais au moins, vous serez de retour dimanche ?

BARTLETT

Je reviendrai samedi matin.

MARTHE

Certainement ?... Je serais désolée si vous n'assistiez pas à notre petite fête. Je vous assure, j'en serais désolée.

BARTLETT

Cela vous serait tout à fait indifférent.

MARTHE

Vraiment non.

BARTLETT

Vraiment ?

MARTHE

Vraiment. (*Bartlett regarde Marthe occupée ailleurs. Il se remet au travail.*)

BARTLETT

C'est très important ce que monsieur votre mari avait à me dire ?

MARTHE

Ah ! très important... non...

BARTLETT, *tout à sa réparation.*

Je n'y réussirai pas... Attendez...

MARTHE

Laissez donc cela. Je vous affirme que même silencieux, c'est encore très bien.

BARTLETT

C'est fait pour chanter, ça chantera. Je suis très entêté.

MARTHE

La ténacité est une des vertus de votre race, qui n'est plus à les compter... Je suis certaine que vous trouverez de l'intérêt à visiter l'usine. Un de vos compatriotes, qui est venu il y a quelque temps, n'a pas ménagé ses éloges à mon mari... Vous ne regretterez pas votre temps.

BARTLETT

Parce que...

MARTHE

Parce que je ne doute pas qu'avec votre intelligence...

BARTLETT

Revenant de Lyon la veille, je serai peut-être un peu fatigué pour examiner des mécaniques.

MARTHE

Vous, fatigué?

BARTLETT

Hé! hé! Je vais avoir cinquante ans.

MARTHE, *sans aucune intention et en regardant autre part.*

C'est vous qui le dites... Et puis, un homme d'affaires comme vous, un homme pratique. (*Nouveau regard de Bartlett.*)

BARTLETT, *qui a repris son travail.*

Madame... oserais-je vous demander... Je n'ai

que deux mains, et il m'en faudrait trois... Voudriez-vous être assez aimable pour me tenir l'objet, pendant que je replacerai cette petite vis ?...

MARTHE

Volontiers... (*Elle s'approche, tient la cigale. Il la regarde, s'arrête subitement et lui reprend le jouet qu'il pose sur la table.*)

BARTLETT, *à lui-même.*

Décidément, c'est sot, que je suis...

MARTHE

Comment ?

BARLTETT

Rien. Je me reproche ma sottise.

MARTHE

Vous y renoncez ?

BARTLETT

Oui. Je me reproche ma sottise de m'intéresser à ce joujou lorsque vous êtes là, et d'y occuper mes regards, tandis que je ne devrais que vous admirer.

MARTHE

M'admirer !

BARTLETT

Je vous trouve si élégante, si jolie...

MARTHE

Combien je regrette que mon mari ne soit pas là pour vous entendre !

BARTLETT, *à mi-voix.*

Bah!

MARTHE

Vous lui feriez grand plaisir, parce qu'il a pour moi la plus indulgente des affections, et qu'il est heureux, lorsqu'on dit de moi, du bien, même immérité.

BARTLETT

Oui.

MARTHE

C'est un si excellent homme.

BARTLETT

Oui.

MARTHE

Travailleur infatigable... et, d'après ce que j'ai surpris, il paraît (bien que sa modestie le cache) qu'il est un savant, un vrai savant.

BARTLETT

Oui.

MARTHE

Je vous le disais tout à l'heure, un étranger qui est venu il y a quelque temps s'est déclaré émerveillé par l'ingéniosité des procédés qu'il a appliqués dans son usine.

BARTLETT

Oui.

MARTHE

Vous n'êtes pas de cet avis?

BARTLETT

Ce qui m'émerveille en lui, c'est vous... Dès que je vous ai vue, j'ai été ébloui. Je vous l'ai dit.

MARTHE

En français et en anglais.

BARTLETT

Je l'étais dans les deux langues.

MARTHE

Comme on a raison de n'en savoir qu'une!

BARTLETT

Et cet éblouissement m'a conduit à une pas sion...

MARTHE, *riant.*

Monsieur Bartlett.

BARTLETT

Madame.

MARTHE

Si vous parliez d'autre chose?

BARTLETT

Je ne trouve pas d'autre sujet.

MARTHE

La pluie et le beau temps, en voilà un que je vous livre.

BARTLETT

Comme vous êtes cruelle!

MARTHE

Horriblement.

BARTLETT

Je vous parais donc bien ridicule, bien grossier, bien repoussant ?

MARTHE

Non.

BARTLETT

Alors ?

MARTHE, *riant toujours.*

Cet « alors » est extraordinaire!

BARTLETT, *s'approchant.*

Soyez bonne.

MARTHE

Je le serai extrêmement. Je vois là du papier et de l'encre. Je vais vous copier la recette du coktail que je vous ai promise. Vous voyez que j'ai de la mémoire.

BARTLETT

Quelle démarche! Quelle harmonie dans vos gestes! Quelle grâce...

MARTHE, *à part.*

Oh! mais il est rasant! (*Haut.*) Que je me rappelle bien... « Sirop de gentiane concentrée »...

BARTLETT

Vous écrivez bien.

MARTHE, *toujours sans se fâcher.*

Eloignez-vous... Je ne sais pas si j'écris bien, mais je sais que je ne puis pas écrire quand on me regarde. (*Elle écrit.*) Le produit que j'indique

ici « gentiane des Alpes » est assez difficile à se procurer. Mais ne vous rebutez pas... Voilà.

BARTLETT

Voyons... (*Il se penche vers elle et cherche à l'embrasser dans le cou.*)

MARTHE, *se levant sans grands gestes ni déclamations.*

Ah ça! qu'est-ce qui vous prend?... Vous devenez fou! ou vous êtes gris... Où donc vous croyez-vous? (*Elle est émue, offensée, debout à la cheminée, elle essuie une larme. Elle se remet un peu.*)

BARTLETT, *après un long silence.*

Je suis tout déconcerté.

MARTHE

Vous avez d'étonnantes trouvailles de mots! (*Un silence.*) Je me demande ce que vous attendez pour vous en aller.

BARTLETT

Que vous soyez moins irritée.

MARTHE, *animée.*

Enfin! Qu'est-ce que vous voulez de moi? M'enlever pour m'installer dans votre ranch? Merci. J'ai mieux. Non? Ce n'est pas cela? Alors pour autre chose, vous n'aurez que l'embarras du choix sur les trottoirs de toutes les capitales.

BARTLETT

Je vois bien que j'ai commis une erreur.

MARTHE

« Erreur! »

BARTLETT

Je vous demande pardon... Je ne pouvais pas supposer que j'allais tomber sur une exception.

MARTHE, *sursautant.*

Quoi! Qu'est-ce que vous dites? Qu'est-ce que vous avez dit?

BARTLETT, *animé à son tour.*

Enfin! que voulez-vous! C'est à vous casser la tête. Je suis abasourdi. Je ne sais plus à qui croire, à qui me fier! Je ne m'y reconnais plus! Pendant dix ans, je lis, là-bas, des romans français sur les mœurs françaises. Pas un où il n'y ait une femme qui ne trompe son mari! J'arrive à Trouville, j'y vois le plus aimable laisser-aller... A Paris, je vais au théâtre... quatre soirs de suite dans des théâtres différents, j'ai pu croire que je voyais jouer la même pièce. Je fais erreur, la dernière fois, j'ai eu du nouveau : l'héroïne n'avait pas un amant, elle en avait trois... Et les femmes que j'ai pu approcher à Paris...

MARTHE

Eh bien, monsieur, il ne faut pas juger les femmes françaises d'après nos romans, d'après nos pièces de théâtre, ni d'après les demoiselles qui vous ont donné l'hospitalité. Et puisqu'il faut qu'on vous l'apprenne, sachez-le, malgré ce que vous avez pu voir, malgré ce que vous avez pu

lire, vous ne connaissez rien de la littérature ni des femmes de ce pays. Pas plus que vous n'en connaissez les hommes par les débinages politiques que vous avez pu entendre... A le prendre ainsi, il n'y aurait plus d'honnêteté parmi nous et nous ne serions qu'un ramassis de gredins et de gourgandines... Allons! Allons! Il y a encore de braves gens en France. Et il y a encore des honnêtes femmes. Ce sont toutes celles que vous ne voyez pas, c'est-à-dire l'immense majorité, ce sont toutes celles qui vivent entre leurs maris et leurs enfants, dans leurs foyers, dans ces foyers où vous ne pénétrez pas. Ce sont celles que vous ne rencontrez ni sur les boulevards, ni dans les promenoirs des concerts, ni dans les endroits où l'on fait la fête, dans les endroits de débauche, dont vous êtes, vous les étrangers, les meilleurs clients!

BARTLETT, *déconfit, balbutiant; presque tout à lui-même, en monologue.*

Pardon... *I beg your pardon...* Je ne savais pas... Enfin... si je... je puis... mon... je puis dire mon excuse... *to excuse me...* vous êtes un drôle de peuple... Vous êtes vantards — *boasters?* Oui, vantards de vos défauts et hypocrites de vos qualités... Alors... si on n'est pas prévenu, on vous croit sur parole, et on fait des *mistakes*, des gaffes... Et l'embêtant, c'est qu'on ne sait plus comment les réparer... J'ai... *I am very sorry for it.* Je bafouille... Qu'est-ce que... Faut-il que je

m'en aille ?... Qu'est-ce qu'il est d'usage de faire quand on a fait ce que j'ai fait... C'est embêtant... Je sens bien que je ne puis pas rester là et je ne sais pas comment m'en aller ni comment j'oserai vous revoir ? (*Il s'éponge.*)

MARTHE, *après un éclat de rire.*

Allez-vous-en, tout simplement, monsieur Bartlett, et revoyez-moi comme si rien ne s'était passé. Vos regrets sont trop naïfs pour n'être pas sincères... Et puis, vous aviez des circonstances atténuantes. (*Elle lui tend la main.*) Seulement, ne vous y trompez plus, hein ? (*Elle sort.*)

BARTLETT, *après un silence.*

Si jamais je le retrouve, mon jeune homme du Grand-Hôtel !...

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Un jardin. A droite, les portes du bureau de Pierre Gontier. Des fleurs entre les fenêtres. Entre les allées, des arbres, des arbustes, et, devant eux, des plates-bandes de fleurs. Vers le fond, un piano.

SCÈNE PREMIÈRE

GENEVIÈVE, CHARLES, PIERRE GONTIER, BARTLETT, MARTHE, DES INVITÉS, UNE VINGTAINE D'ENFANTS, *des deux sexes, de quatre à huit ans, parmi lesquels* LE PETIT JACQUES. *Au lever du rideau, Geneviève vient de terminer de jouer une danse au piano. Elle s'est levée. Mais les enfants l'entourent, la pressent, en criant.*

LES ENFANTS

La Matchiche ! Encore ! Encore ! La Matchiche... la Matchiche !...

GENEVIÈVE

Je vous l'ai jouée.

UN ENFANT

Tu as dit que tu la jouerais encore une fois.

GENEVIÈVE

Eh bien, je l'ai recommencée.

UN ENFANT

Ça ne fait rien!... Encore! Encore!...

LE PETIT JACQUES

La Matchiche... Moi je veux, na!

PIERRE, *à Bartlett.*

Vous ne vous ennuyez pas, au milieu de tout ce petit monde, monsieur Bartlett?

BARTLETT

Ces enfants sont charmants...

PIERRE

Dites-moi, je serais heureux d'avoir avec vous une conversation de dix minutes...

BARTLETT

Quand vous voudrez...

PIERRE

Pendant qu'on tirera la tombola, si cela vous est égal, parce qu'après nous avons notre réunion du conseil pour le monument à Jeanne d'Arc.

BARTLETT

A vos ordres.

PIERRE

Merci. A tout à l'heure.

LES ENFANTS

La Matchiche!

MARTHE, *grave, bas à Pierre.*

Tu n'as pas perdu ton courage!

PIERRE, *à Marthe.*

Non. Grâce à toi.

UN ENFANT, *à Marthe.*

Moi, je veux danser avec vous.

MARTHE

Tout à l'heure, mon chéri. (*A Pierre.*) Alors?...

PIERRE

Ne t'inquiète pas...

L'ENFANT

Madame! Madame!

PIERRE

Et faisons bonne figure. (*Haut.*) Eh bien, on ne danse plus, mes petits enfants?

TOUS

Si! si! la matchiche! (*Pierre s'éloigne.*)

L'ENFANT, *à Marthe.*

Encore! encore! Je veux danser avec vous!...

MARTHE

Mais je suis trop grande!

L'ENFANT

Non! non!

MARTHE, *désignant Gontier et Bartlett qui passent ensemble.*

Tu vois ce monsieur-là, c'est lui qui a donné le polichinelle, et celui-là la cigale. Dis-leur merci... (*Ils s'approchent.*)

LE PETIT JACQUES, *à Charles.*

Good morning, old fellow... Tu vois... je sais parler anglais!

CHARLES

You are a good boy. (*Il le prend dans ses bras.*)

TOUS

La matchiche!

MARTHE

Allons, c'est entendu... mais c'est la dernière fois.

LES ENFANTS

Oui! oui!

MARTHE

On va aller tirer la tombola... en dansant.

GENEVIÈVE

C'est cela! (*Elle joue, les enfants pénètrent dans le salon à droite. Geneviève sort la dernière. Des cris de joie l'accueillent. Restent en scène Pierre et Bartlett.*)

SCÈNE II

PIERRE, BARTLETT

BARTLETT

Eh bien, cher monsieur, qu'y a-t-il pour votre service? Je vous écoute.

PIERRE

Je vous demande pardon... Vous auriez peut-être préféré?...

BARTLETT

Mais non! mais non! Dites-moi tout de suite de quoi il s'agit.

PIERRE

C'est que vous allez sans doute être très surpris.

BARTLETT

Je ne sais pas. Je vais voir.

PIERRE

Vous m'avez dit à Trouville que vous connaissiez mon brevet pour le nouveau procédé de fonte de l'aluminium. Je vous...

BARTLETT

Pardon... C'est une conversation d'affaires?...

PIERRE

Si vous voulez...

BARTLETT

« Si vous voulez », ça veut dire : oui, n'est-ce pas ?

PIERRE

Oui.

BARTLETT

Bien... Vraiment, vous ne parlez pas anglais?...

PIERRE

Vous me l'avez déjà demandé.

BARTLETT

C'est que je n'aime pas beaucoup traiter une affaire en empruntant une langue étrangère.

PIERRE

Vous parlez français aussi bien que moi.

BARTLETT, *riant.*

Même si ce n'est pas vrai, votre intérêt est de me le dire... Enfin!... Seulement, je vous fais remarquer qu'avant d'avoir dit un mot, vous possédez ainsi un avantage sur moi.

PIERRE

Je n'en abuserai pas.

BARTLETT

Vous aurez tort... moi, à votre place... je ne... vous voyez, je ne trouve pas le mot. Je ne m'en laisserais pas manquer... Vous comprenez?

PIERRE

Parfaitement.

BARTLETT

Alors, ça ne va pas fort à votre usine?

PIERRE

Mais...

BARTLETT

Je le sais...

PIERRE

Vous ne pouvez...

BARTLETT

Si... Fumez-vous?

PIERRE

Merci.

BARTLETT, *rempochant son étui.*

Je le sais... Je le sais... et voici comment ; il n'y a pas besoin d'être Sherlock Holmes pour le deviner... L'autre jour quand vous m'avez fait visiter votre usine, je vous ai entendu donner tout bas à un de vos employés l'ordre de faire retarder la livraison d'un achat de combustible... Cela prouve que vous n'avez pas de commandes importantes, et que vous n'en espérez pas de nouvelles. Mais je vous prie de m'excuser... C'est de votre brevet que vous désirez m'entretenir... (*Il sort un canif de sa poche et un morceau de bois qu'il épointe incessamment pendant ce qui suit.*) Alors ?...

PIERRE

Je voulais, à tout hasard, vous demander si parfois il n'entrerait pas dans vos vues de vous intéresser...

BARTLETT

Une commandite, vous désirez...

PIERRE

Oui... mais je vous dis...

BARTLETT

Oui, c'est pour parler de quelque chose... Alors, je vous réponds sur le même ton : n'y pensons pas... Nous avons encore en Amérique des millions d'hectares incultes, où il suffit de gratter la terre pour y faire pousser des moissons. Nous

avons des chutes d'eau, nous avons des forêts... des... je n'en finirais plus... Enfin, causons tout de même... J'ai pour principe de toujours écouter une proposition d'affaires, même la plus fantastique.

PIERRE, *souriant.*

Vous ne m'encouragez guère.

BARTLETT

Of course! comme on dit. Vous voulez me vendre quelque chose, ce n'est pas à moi à le mettre en valeur... (*Rires.*) Mon rôle à moi, c'est de le... comment?... de le déprécier... non... de le débiner. Je vous demande pardon, je ne trouvais pas le mot tout de suite. (*Un temps.*) On dirait que je vous apprends quelque chose?...

PIERRE

Non... oui... pour revenir à mon brevet, je crois sincèrement que l'idée de mon nouveau procédé est capable de résultats.

BARTLETT, *évasivement.*

Je ne dis pas non...

PIERRE

A Trouville, vous avez bien voulu le reconnaître, vous-même...

BARTLETT

Naturellement, à Trouville, il n'y était pas question d'affaires. Il y aurait beaucoup à dire.. beaucoup... beaucoup...

PIERRE

Si vous n'y croyez pas?

BARTLETT

Je ne dis pas cela... vous voilà tout découragé... Eh bien, oui, vous en avez eu une idée... une belle idée... avec une idée comme celle-là, en Amérique, vous seriez embarrassé par les capitaux offerts. Combien vous faut-il?

PIERRE, *timidement.*

Je pense... je pense qu'avec trois cent mille francs...

BARTLETT

Hein! Jamais de la vie!

PIERRE

On pourrait peut-être commencer plus petitement.

BARTLETT

Vous ne m'avez pas compris. Savez-vous pourquoi je dis non ? C'est parce que vous me demandez trop peu... Alors, quoi? vous avez l'intention de faire fondre votre métal dans des petites marmites et d'en livrer dix kilos par jour à la consommation des deux mondes? Quand on apporte son capital dans le creux de sa main, on remporte ses intérêts dans le pli de son front. C'est un proverbe à moi. Je vous dis que votre affaire peut rapporter des sommes énormes.

PIERRE

Pas en France.

BARTLETT

Venez l'exploiter en Amérique.

PIERRE

Vous n'y pensez pas! M'expatrier!...

BARTLETT

C'est vrai! Tous les Français sont comme des arbres, vissés à leur sol. C'est la faute de votre diable de pays, tranquille, moyen, enveloppant, caressant, et que l'on appelait déjà le doux pays du temps des Romains.

PIERRE

J'ai cinquante ans bientôt.

BARTLETT

A cet âge-là, chez nous, beaucoup commencent une nouvelle carrière.

PIERRE

J'ai ma femme, j'ai mes enfants.

BARTLETT

Oui, des racines. Voulez-vous me le vendre, votre brevet?

PIERRE

On pourrait examiner cette question.

BARTLETT

Combien?

PIERRE

Je ne sais pas.

BARTLETT

Moi non plus.

PIERRE

Je vous dirai un chiffre dans quelques jours.

BARTLETT

Moi, je vais vous en dire un tout de suite. Si vous consentez à venir là-bas, je vous offre la moitié des bénéfices et je vous les garantis considérables.

PIERRE

Je préférerais gagner moins, et toucher la somme immédiatement.

BARTLETT

Vous vous dites : vaut mieux tenir que courir.

PIERRE

Je l'avoue.

BARTLETT

Mon cher monsieur, ce proverbe-là a fait plus de mal à votre pays qu'une guerre malheureuse. Croyez-moi... ne parlons plus de cela. Je ne fais pas.

PIERRE

Comment?

BARTLETT

Je ne fais pas. *I d'nt go!...*

PIERRE

Vous ne...

BARTLETT

Je ne veux pas aller... marcher... Je ne veux pas marcher...

PIERRE

Si vous jugez cependant que l'affaire est bonne...

BARTLETT

A part quelques exceptions, toutes les affaires sont bonnes. Leur valeur dépend de celui qui les mène.

PIERRE

Je vais vous dire... Vous me rendriez un grand service. Vous l'avez deviné : je ne suis pas content de la marche de mon usine. J'ai des déboires... Je travaille comme un malheureux, et j'ai bien de la peine à joindre les deux bouts.

BARTLETT

Ce qui m'étonne, c'est que vous y arriviez avec le matériel antique que vous possédez.

PIERRE

A la vérité, je vois le moment où je n'y réussirai plus.

BARTLETT

Dans ce cas, pourquoi vous entêter ?

PIERRE

Que faire ?

BARTLETT

Faillite !

PIERRE

Vous en avez de bonnes...

BARTLETT

Pourquoi pas ?

PIERRE

... J'aimerais mieux...

BARLETTT

Qu'est-ce que ça prouve ? Ça prouve que tel jour, à telle heure, on a manqué d'argent : ce n'est pas une déchéance, c'est un malheur. Vous n'avez volé personne... n'est-ce pas ? vous avez fait tous les efforts dont vous êtes capable ? Alors, donnez-vous de l'air. Liquidez et passez à autre chose... Ce sera jeter du lest. Chez nous cela se voit tous les jours, et paraît tout naturel. Vous me regardez comme si je vous disais des énormités... Croyez-moi, suivez mon conseil. Ensuite, vous reviendrez me trouver, nous causerons.

PIERRE

Vraiment, vous ne...

BARTLETT

Vous n'en êtes pas à la dernière extrémité ?...

PIERRE, *sans conviction.*

Non, évidemment.

BARTLETT

C'est curieux... à vous regarder, vous avez l'air courageux... Mais en France, vous n'employez votre énergie qu'à conserver .. Ne vous faites pas de mauvais sang. Avec la conception réduite de notre affaire, vous trouverez bien ce qui vous est nécessaire. En Amérique, à moins d'un cas exceptionnel, nous n'aimons guère exporter nos capitaux.

PIERRE

En France il n'en est pas de même.

BARTLETT

Je sais, par politique... C'est une forme de la trahison. Mais oui, envoyer des capitaux à l'étranger, c'est y envoyer un peu de soi-même. L'argent, c'est une force, n'est-ce pas? Eh bien, mettre une force à la disposition d'un étranger qui peut devenir un ennemi, à notre avis, à nous, c'est un peu trahir son pays.

PIERRE

Alors, mettons que je n'ai rien dit. (*La porte du salon s'ouvre. Les enfants paraissent. Brouhaha, trompettes, bêlements d'animaux en carton.*)

LE PETIT JACQUES, *à son père.*

C'est moi qui ai gagné le beau polichinelle

SCÈNE III

LES ENFANTS, GENEVIÈVE, CHARLES

GENEVIÈVE

Maintenant, pour finir, nous allons danser « la capucine » et chacun ira retrouver son papa et sa maman... (*Elle danse, le « tiou » renverse plusieurs enfants que l'on ramasse au milieu des éclats de rire. Près de Geneviève, au premier plan, un bébé pleure à terre.*) Qu'est-ce qu'il a celui-là ? (*Preste-*

nent elle le relève, l'époussette, le mouche et l'embrasse.)

CHARLES, *à Geneviève.*

Heureusement que votre fiancé est à Paris.

GENEVIÈVE

Parce que ?

CHARLES

Parce que, s'il vous voyait, il vous reprendrait sa parole, tant vous lui paraîtriez ridicule.

GENEVIÈVE

Mon fiancé ? Je n'en ai plus, monsieur. (*Gamine, avec une révérence devant l'air effaré de Charles.*) Tiou! (*Les enfants sortent. Le père Roquelot qui est entré avec une brouette commence à ranger les chaises.*)

CHARLES, *à Roquelot.*

Monsieur Roquelot, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

ROQUELOT

Hou ! (*Il le regarde et passe.*)

GENEVIÈVE

Qu'est-ce que vous avez fait au père Roquelot ?

CHARLES, *riant.*

Nous sommes fâchés. (*Fin de la sortie des enfants et des parents. Remerciements et salutations à Marthe, au fond, etc...*)

MARTHE, *à un bambin.*

Monsieur Husson Albert, j'ai promis de vous

reconduire à votre maman, venez. (*Elle ouvre son ombrelle et sort par le fond avec l'enfant.*)

SCÈNE IV

CHARLES, GENEVIÈVE, ROQUELOT, BARTLETT

CHARLES, *à Geneviève, désignant Roquelot qui plie les chaises et les place sur sa brouette pendant ce qui suit* :

Voilà mon ennemi.

GENEVIÈVE

Vous le faites enrager aussi, je parie ?

CHARLES

Oui, je le taquine un peu. Habituellement, il désarme lorsque je lui offre un cigare. Ce matin, il a refusé ; vous voyez, il fait semblant de ne pas me voir. Hé ! père Roquelot !...

GENEVIÈVE, *arrêtant Roquelot gaiement.*

Eh bien, vous n'entendez pas ?

ROQUELOT

Si !

GENEVIÈVE

Alors ?

ROQUELOT

Je ne veux pas lui parler, comme on dit des fois.

BARTLETT

Qu'est-ce qu'il vous a fait ?

ROQUELOT, *à Geneviève.*

Laissez-moi m'en aller, mademoiselle, je suis pressé.

GENEVIÈVE

Pas du tout.

ROQUELOT

Je vous jure que ça vaut mieux... il arrivera à me faire mettre en colère, comme on dit des fois, et puis, un beau jour...

GENEVIÈVE

Mais à moi, vous voulez bien me parler ?...

CHARLES, *gaiement, taquin.*

Voulez-vous un cigare ?

ROQUELOT, *sans le regarder.*

Voilà que ça recommence... voilà que ça recommence !

CHARLES

Je ne vous fais pas de mal en vous offrant un cigare. Venez le chercher, venez !...

GENEVIÈVE

Allez !...

ROQUELOT

J'aimerais mieux fumer de la fiente de chien, comme on dit des fois.

BARTLETT, *à Charles.*

Qu'est-ce qu'il a contre toi ?

CHARLES

Je ne sais pas. J'ai causé avec lui de temps en temps.

ROQUELOT, *à lui-même.*

Causer... il appelle ça causer...

CHARLES

e le regardais faire de l'agriculture dans des pots de fleurs.

ROQUELOT, *grimaçant.*

De l'agriculture dans des pots de fleurs, espèce d'english !... De l'agriculture dans des pots de fleurs !

CHARLES, *pince sans-rire.*

Et je me suis étonné qu'il ne connût pas la machine à repiquer les salsifis !

ROQUELOT, *dont la colère monte.*

La machine !... la machine !... Est-ce que votre machine !... (*Se dominant.*) Non, je ne veux rien dire.

GENEVIÈVE

Vous avez un mauvais caractère, père Roquelot.

ROQUELOT

Voilà... j'ai mauvais caractère à c't'heure... Enfin... mademoiselle Geneviève, si vous étiez à arracher vos pommes de terre, à planter vos choux, à lier vos salades, à faire votre métier,

quoi ! est-ce que vous supporteriez qu'on vienne vous asticoter ?...

GENEVIÈVE

Non.

ROQUELOT

Est-ce que je lui parle de l'Amérique, moi ?...

CHARLES

Vous voyez bien que c'est vous qui commencez.

ROQUELOT

Est-ce que je puis être content que monsieur vienne me blaguer, comme on dit des fois, en me racontant, exprès pour me narguer, que, chez lui, les champs de cerfeuil sont grands comme une province de chez nous, et que je lui donne à rire quand je fais des petits trous et que j'y mets mes petits brins d'herbe dans les petites plates-bandes de mon petit jardin.

CHARLES

Avec trois petites gouttes d'eau à chaque pied...

ROQUELOT, *menaçant, le toisant.*

Trois petites gouttes d'eau ! trois petites gouttes d'eau !... Oui, trois petites gouttes d'eau !... Et puis après ?... Pfff !

CHARLES

Et puis après, je vous offre un cigare.

ROQUELOT

Ça, c'est vrai, monsieur m'offre un cigare gros

comme un poireau en me disant que c'est la grosseur des brins de persil de chez lui, et que le paysan, en se tournant les pouces, là-bas, fait travailler dix mécaniques à la fois... Et savez-vous ce qu'il m'a dit l'autre jour ?... Savez-vous ce qu'il a dit que nous étions, nous, les cultivateurs...

GENEVIÈVE

Non ?

ROQUELOT

Vous ne le devineriez pas : des fourmis.

CHARLES

Il ne vous semble pas, Bartlett, que les gens de la terre, ici, ont toujours l'air de préparer des dînettes de poupées ?...

ROQUELOT

Des ?... Nom d'un bleu !... nom d'un bleu !...

CHARLES, *continuant.*

Sans se fatiguer, doucement, posément, gentiment, béatement.

ROQUELOT

Qu'est-ce que ça veut dire ?... Si vous parlez english !...

BARTLETT

Ça veut dire que vous êtes des gens heureux, sans vous donner de la peine.

ROQUELOT, *à Geneviève.*

Là !... (*Bras croisés.*) Eh bien, ça, mademoiselle Geneviève, ça ne vous fait pas bouillir les sangs,

comme on dit des fois... (*A Charles.*) Et tout ce que vous voyez sur les coteaux, croyez-vous qu'on l'a eu sans peine?

CHARLES

Qu'y a-t-il sur les coteaux?

ROQUELOT

La vigne...

CHARLES

Eh bien?

ROQUELOT

Vous ne savez pas ça, vous, que la vigne est tombée malade... et qu'elle est morte, et qu'on a, petit à petit, vendu tout ce qu'on possédait pour acheter du pain et que tout le pays a été ruiné!... Moi qui suis journalier aujourd'hui, j'étais propriétaire, et j'avais de l'argent à n'en savoir que faire, comme on dit des fois...

BARTLETT

Vous avez laissé mourir vos vignes?

CHARLES

Non pas...

ROQUELOT, *indigné.*

Entendre cela!... Vous avez laissé... c'est trop fort de café, comme on dit des fois...

BARTLETT

Je ne sais pas, moi, je vous demande.

ROQUELOT

Laissé mourir nos vignes! on a tout essayé : les

processions du bon Dieu et les prières au diable, que chantaient des sorciers. On en était arrivé à faire n'importe quoi, tout ce qu'on vous disait. Des manigances...

BARTLETT

Comme on dit des fois.

ROQUELOT, *ahuri.*

Comment?... Pourquoi que vous me dites ça? Ça n'a aucun sens.

BARTLETT

Pour rien.

CHARLES

Et le sulfure de carbone?

ROQUELOT

Ah! oui, la sulfure! Parlez-moi-z'en de la sulfure!

CHARLES

Eh bien?

ROQUELOT

Nous avons mis de cette pourriture sur nos bonnes vignes!... Ça m'étranglait à chaque cep, de l'arroser avec ça; ça n'a rien fait!... il a fallu arracher les ceps... Arracher les ceps!... arracher la vigne qui nous nourrissait de père en fils depuis les temps. On a arraché les ceps, on en a mis des nouveaux; seulement, avant qu'il y vienne un grain de raisin, il a fallu attendre des années en se croisant les bras et en se serrant le ventre. Si

y avait pas eu la bourgeoise, j'aurais fait comme plus d'un !...

CHARLES

Plus d'un ?

ROQUELOT

Plus d'un qu'on a trouvé pendu dans son cellier vide. La bourgeoise heureusement a eu du courage pour deux. Ah! je sais ce qu'on peut dire : avant, quand le raisin donnait, on faisait la noce, on rigolait. Mais après, je vous jure bien que, les gens de la terre, on n'a pas été des faignants, et je ne sais pas si tous vos Américains et tous vos English de la création auraient eu autant de courage que nous, malgré qu'on est des fourmis. (*Il sort en poussant sa brouette.*) Je m'en vais repiquer mes salsifis en attendant que la machine à fabriquer le monde sans père ni mère soye inventée.

CHARLES

Père Roquelot, je vous promets de ne plus jamais me moquer de vous, donnez-moi la main.

ROQUELOT

Oui, bien!... (*Un temps.*) Puisque c'est ça, j'en veux bien, de votre cigare... Merci, monsieur.

BARTLETT

Je vais aller faire la causette avec vous, père Roquelot... Vous m'apprenez des choses dont je ne me doutais pas... Alors, maintenant, vous êtes heureux?...

ROQUELOT, *en s'en allant.*

Oui, ça marche... Mais maintenant il y a la mévente. (*Il sort.*)

SCÈNE V

CHARLES, GENEVIÈVE

CHARLES

Et ce sont ces gens-là dont M. Serget disait qu'ils étaient sans énergie?...

GENEVIÈVE

M. Serget habite Paris. Les Parisiens ignorent ce qui se passe en France.

CHARLES, *après un silence.*

Je ne sais pas si j'ai bien compris ce que vous m'avez dit tout à l'heure...

GENEVIÈVE

A quel sujet?...

CHARLES

Au sujet de votre fiancé.

GENEVIÈVE

Ah!...

CHARLES

Ne m'avez-vous pas donné à entendre...

GENEVIÈVE, *très gaie.*

Je ne vous ai rien donné à entendre... je vous ai déclaré tout net que mon fiancé s'était envolé... Arrangez cela... depuis qu'il s'est envolé, je me sens légère comme un oiseau!... Il me semble que je viens d'échapper à un grand danger...

CHARLES

Vous lui avez repris votre parole.

GENEVIÈVE

Oui et non... A la réflexion, il m'avait paru que je n'étais pas assez vieille encore pour un mariage de ce genre... Je ne vous le cache pas : ce que vous m'avez dit, un jour que nous en parlions, a pesé un peu sur ma décision... Alors, j'avais prié marraine de me dégager... il faut croire qu'il y avait tout de même, entre M. Maxime et moi, quelque sympathie, car au même moment où mes parents écrivaient aux siens, ceux-ci leur écrivaient de même, et dans le même sens. Ma dot, décidément, leur paraissait insuffisante et leur fils trop jeune.

CHARLES

Vrai?...

GENEVIÈVE

Vrai.

CHARLES

Ah! (*Il éclate d'un gros rire sonore et sain qu'il arrête tout à coup. Froidement.*) C'est très curieux...

GENEVIÈVE

J'avais déjà remarqué comme vous trouvez facilement le mot juste.

CHARLES, *distrait.*

Oui... (*Il a tiré de sa poche son petit carnet du deuxième acte et le feuillette.*) Oui... oui... oui... Alors... ma cousine, vous cherchez un autre fiancé...

GENEVIÈVE

Je ne le cherche pas...

CHARLES

Je sais bien... Ce n'est pas cela que je voulais dire... Vous n'en avez pas encore trouvé un autre ?

GENEVIÈVE

Non...

CHARLES, *négligemment, comme s'il donnait un renseignement sans importance.*

... A la rigueur... comme pis aller j'en connaîtrais bien un, moi...

GENEVIÈVE, *qui ne veut pas comprendre.*

Ah!

CHARLES, *lisant sur son carnet.*

Oui... Il a vingt-six ans... il est bien portant... il n'a pas de situation, mais il en aura une... Famille honorable... sans hérédité pathologique... résolu à habiter Paris, tout en aimant la campagne... (*Emu, mais s'efforçant de garder le ton de*

la plaisanterie.) Qu'est-ce que... Qu'est-ce que vous en pensez?...

GENEVIÈVE, *dans les mêmes sentiments que Charles.*

Mon Dieu... Je ne dis pas qu'à un certain moment vous ne pourrez pas lui conseiller de se présenter.

CHARLES, *peu à peu gagné par l'émotion.*

Il n'ose pas...

GENEVIÈVE, *de même.*

Tant pis...

CHARLES

Parce qu'il a de l'amour pour vous.

GENEVIÈVE, *très bas.*

Mais ce n'est pas un empêchement... vous le disiez vous-même...

CHARLES

Alors?

GENEVIÈVE

Alors... vous êtes drôle... alors... il faudra... il faudra... il faudra lui envoyer mon adresse... (*Elle se lève.*)

CHARLES, *très grave.*

Geneviève, voulez-vous être ma femme?

GENEVIÈVE

Charles, vous... (*Silence.*)

CHARLES

Répondez.

GENEVIÈVE

Que je vous réponde?...

CHARLES

Oui. (*Silence.*) Vous refusez de me répondre...

GENEVIÈVE

Non, je ne refuse pas.

CHARLES

Eh bien?...

GENEVIÈVE

Je... Je ne sais pas, moi... Je cherche... (*Très candide.*) Je ne puis pas vous dire oui, comme cela, tout de suite... Ça ne se fait pas.

CHARLES

Geneviève, je vous aime sincèrement, gravement je veux faire de vous la compagne de ma vie.

GENEVIÈVE

Avez-vous bien réfléchi, Charles?... C'est si grave... Croyez-vous fermement que je puisse vous donner le bonheur?...

CHARLES

Je le crois de toutes mes forces.

GENEVIÈVE

Eh bien, je m'engage à vous et je suis très heureuse.

CHARLES

Je jure de ne jamais aimer que vous. (*Il l'embrasse.*)

GENEVIÈVE, *après l'avoir écarté doucement. Radieuse.*

Voilà... (*Silence.*)

CHARLES

Vous ne dites rien.

GENEVIÈVE, *en souriant.*

Je suis occupée à me demander si je vais me mettre à pleurer ou à rire aux éclats. Si l'on m'avait prédit cela, le jour où vous êtes arrivé à Trouville.

CHARLES

Et moi! Je vous ai détestée à première vue.

GENEVIÈVE

Vrai?

CHARLES

Vrai!

GENEVIÈVE

Moi, ça a été la même chose.

CHARLES

Vous me paraissiez moqueuse.

GENEVIÈVE

Ah! oui... « Vous ne parlez pas anglais? »

CHARLES

« On parle peu anglais en France. » (*Ils rient.*)

GENEVIÈVE

C'est drôle... Et puis voilà, nous nous aimons! Il faut dire aussi que vous avez beaucoup changé.

CHARLES

Comment?

GENEVIÈVE

Vous êtes moins... correct, comme vous disiez... Répondez-moi... Est-ce que vous m'aimiez déjà... un peu, le jour où vous m'avez donné ces fleurs que vous êtes allé cueillir dans le pré au bord de l'eau?

CHARLES

Oui.

GENEVIÈVE

Depuis quand alors?

CHARLES

Je ne sais pas. Depuis toujours peut-être. Mais je m'en suis aperçu un jour que vous consoliez le petit Jacques qui était tombé.

GENEVIÈVE

Vrai?.... vrai? Oh! que c'est bizarre!

CHARLES

Pourquoi?

GENEVIÈVE

Parce que moi... je m'en suis aperçue, que je vous aimais, un jour que vous jouiez avec lui, comme un gamin, en lui parlant anglais... le jour du cheval méchant, vous vous rappelez?

CHARLES

Vous étiez donc là?

GENEVIÈVE

Je vous voyais sans que vous le sachiez.

CHARLES

Ce bon petit Jacques, tout de même, il ne se doute pas.

GENEVIÈVE

Oh!... c'est peut-être mal!

CHARLES

Voici mon père et Bartlett. Je vais leur dire la grande nouvelle. Allez de votre côté l'apprendre à vos parents.

GENEVIÈVE

Quoi! déjà!...

CHARLES

Allez! Allez!

SCÈNE VI

CHARLES, BARTLETT, GONTIER

BARTLETT

Nous cherchons les maîtres de la maison pour leur dire adieu... Ne les as-tu point vus?

CHARLES

Non... Je...

GONTIER

Il semble qu'il se passe ici quelque chose

d'anormal... On est venu apporter à Pierre deux dépêches...

CHARLES

Il s'y passe quelque chose, en effet, mais qui n'a rien d'anormal.

GONTIER

Quoi!

CHARLES

Ma cousine et moi, nous venons de nous fiancer.

GONTIER

Comment!... Mais... Mais tu aurais dû, il me semble, me parler d'abord de tes projets.

BARTLETT

Il a agi suivant la mode américaine Tu ne vas lui en faire un reproche... il y a une chose qui me surprend, moi.

CHARLES

Laquelle?

BARTLETT

C'est que ta cousine consente à s'expatrier...

CHARLES

Elle n'y consentira jamais.

BARTLETT

Alors, je ne comprends plus.

CHARLES

C'est tout simple : je reste en France.

GONTIER

Ce n'est déjà pas si bête, cette idée-là.

CHARLES, *à Bartlett.*

Je vous demande pardon, mon vieux Bartlett, de vous abandonner ainsi...

BARTLETT

Je ne te permettrai pas de faire une sottise pareille. Comment, tu voudrais rester en France, toi qui as l'honneur d'être citoyen américain?

CHARLES

J'aurai l'honneur d'être citoyen français.... voilà tout.

BARTLETT

Que dis-tu de cela, Gontier?

GONTIER

Ma foi, je n'en suis pas fâché complètement.

BARTLETT

Ton fils, citoyen français?

GONTIER

Je ne m'occupe plus de politique... Après ce que je viens de voir (*A Charles.*) Ah! mon ami! c'est le jour des événements... Tu sais, le comte de Pontaurion?...

BARTLETT

M. le comte de Pontaurion se présente comme candidat socialiste.

GONTIER

Socialiste!... si ça continue, dans ce parti-là, il n'y aura plus que des gentilshommes et des financiers... Ça me décourage. Je ne m'occupe plus de rien.

BARTLETT

Tu n'as pas réfléchi, mon petit. Tu peux très bien épouser ta cousine sans demeurer en France, et surtout sans perdre ta nationalité.

CHARLES

En devenant Français, je ne perds pas ma nationalité, je la retrouve. Depuis que je suis ici, il m'a semblé que la terre me reconnaissait peu à peu et que je la reconnaissais aussi.

GONTIER

Mais c'est tout nouveau! Tu ne me disais pas cela tantôt.

CHARLES

Tantôt, le soleil d'aujourd'hui n'était pas levé.

BARTLETT

Qu'est-ce que tu racontes?

CHARLES

Ne faites pas attention. Je ne l'avouais pas. Voilà toute la différence. Mais je sentais déjà se nouer entre moi et tout ce qui m'entoure un nombre infini de petits liens très doux. Je me suis senti ressaisi le jour où je suis allé au cimetière du village et où j'ai lu, plusieurs fois répété, mon nom, Gon-

tier, sur des tombes envahies par des fleurs, avec les dates entre lesquelles s'est enfermée la vie de certains des miens dont je ne savais même pas qu'ils avaient existé. A partir de ce moment-là, j'ai senti que j'étais un homme d'ici et non d'ailleurs. La patrie... (*Il s'arrête tout à coup.*) Mais je suis ridicule.

GONTIER

Va donc.

CHARLES

Non, je me ferais moquer de moi.

GONTIER

Ah çà, tu es donc devenu déjà Français à ce point-là !

CHARLES

... Eh bien, n'est-ce pas, quand on songe au nombre fantastique d'ascendants que chacun de nous possède, on se dit que, la terre, c'est littéralement la poussière de leurs os. Nous vivons sur nos morts, et c'est ça la patrie.

GONTIER

La force du passé !

CHARLES

Il manque tellement là-bas, le passé !... L'Amérique est une grande maison neuve et vide, où personne n'a encore pleuré ni souri.

GONTIER

On essuie les plâtres.

CHARLES

Que ne suis-je venu ici plus tôt! Il me semble qu'on ne peut aimer qu'en France. C'est ici le vrai pays de la femme. . Enfin, c'est tout de même le seul pays dont la nationalité ait été fixée par une jeune fille... Autre part on a vingt ans aussi, évidemment, mais on ne le sait pas... Il a fallu ce ciel-là pour faire fleurir les miens!

BARTLETT

Tout ça, c'est de la poésie... par conséquent des bêtises... Causons comme deux hommes pratiques... Assieds-toi. Tu veux rester... Alors tu consens à perdre ta place de professeur à l'université de Harvard?

CHARLES

Oui. Le professorat ne me plaisait guère, d'ailleurs. Je me sens plus d'activité que cette profession n'en comporte.

BARTLETT

Et c'est ici que tu crois trouver à l'employer, ton activité?

CHARLES

Pourquoi pas? Peut-être demanderai-je à mon oncle de me prendre avec lui.

BARTLETT

Son usine végète et le nourrit tout juste, et ça ne durera même pas.

CHARLES

Je chercherai... J'ai déjà pensé à une maison de

Lyon que j'ai visitée où je trouverai peut-être à appliquer à la teinture des soieries les connaissances que je puis posséder en chimie.

BARTLETT

Mais avant un an elle aura fait faillite, ta maison de Lyon !

CHARLES

Pourquoi cela?

BARTLETT

Comme toutes les autres... Ton père nous le disait encore hier que ce pays tout entier court à un cataclysme, et que le cataclysme est imminent. N'est-ce pas, Gontier?

GONTIER, *de mauvaise grâce.*

Oui.

BARTLETT

Alors...

GONTIER

Je disais, c'est vrai... je ne retire rien... Seulement, moi...

BARTLETT

Mais il n'y a pas que toi qui fasses cette prédiction! Mais pour dissuader Charles de vivre en France, il n'est pas besoin de ton témoignage, il n'est pas besoin non plus de demander leur opinion aux étrangers, il n'y a qu'à écouter les Français eux-mêmes.

CHARLES

Ils sont à la fois moqueurs, bons et vaniteux. Pour ne pas mécontenter les autres, c'est sur eux qu'ils exercent leur moquerie, et ils blaguent leurs propres vertus par peur de paraître naïfs.

BARTLETT

Des mots! des mots!... Comment? toi qui es né dans un pays neuf, vigoureux et sain, où toutes les énergies trouvent à s'employer, tu veux végéter dans celui-ci où nul n'est capable d'un effort continu; dans ce pays où l'on a hissé sur un piédestal, et désigné à l'adoration des foules, la statue de la veine, la déconcertante veine, cette providence des désenchantés, cette déesse des paresseux!

CHARLES

Allons! tout le monde n'est pas paresseux... Et; sans sortir d'ici...

BARTLETT

Je sais... Ton oncle est un travailleur, mais il est incertain, craintif, content de peu, timide...

CHARLES

Je vous accorde qu'il manque d'initiative, mais avec lui, vous en aviez oublié d'autres... Vous avez entendu ici, tout à l'heure, le père Roquelot. Songez que ce qu'il raconte s'est passé sur les deux tiers du pays. La vigne manquant en France, c'est l'Angleterre manquant de houille. On a été ruiné, on a souffert, on a peiné, on s'est relevé.

Eh bien, je dis que lorsqu'un pays, après une guerre comme celle de 70, trouve les énergies nécessaires à son relèvement et un surcroît de courage pour payer encore des milliards au phylloxera, on n'a pas le droit de parler de sa déchéance si l'on n'est pas un aveugle ou un ennemi.

BARTLETT

Je ne suis ni l'un ni l'autre... Je parle de ce que j'ai vu...

CHARLES

Vous jugez la France sur ce qu'en disent les Français, les Français sur les Parisiens, et les Parisiens sur les gens du boulevard, voilà tout... Eh ! je reconnais que tout n'est pas pour le mieux. Le plus grand malheur de ce pays, maintenant, c'est de douter de soi. La France s'est complu dans sa convalescence, et elle a besoin que quelqu'un lui frappe sur l'épaule en lui disant ses qualités, qui d'ailleurs ne sont pas celles dont elle se vante, et lui rende conscience de sa force, de sa grandeur et de son honnêteté.

BARTLETT

Quand même elle serait forte, quand même elle serait grande, il est une chose qui tue ses habitants, ce sont leurs dissentiments.

CHARLES

Cela les tue depuis si longtemps que j'en suis

à me demander si ce n'est pas cela qui les fait vivre.

BARTLETT

Du moment que tu fais de l'esprit...

CHARLES

Oui, on y est divisé... vous avez raison... mais... mais il y a des mais...

BARTLETT

Quand tu voudras t'expliquer...

CHARLES

La France est le pays où naissent les idées.

BARTLETT

Et on ne les réalise pas.

CHARLES

C'est peut-être plus rare d'en avoir que de réaliser celles des autres. Eh bien, les idées ne naissent pas sans qu'il y ait effervescence, agitation, conflits... L'immobilité, c'est l'apprentissage de la mort. C'est ici que se heurtent incessamment, même en pleine paix les races du Nord et celles du Midi. Quand deux cours d'eau se rencontrent, se joignent, se mêlent, il y a toujours un tourbillon. Si on est myope, de nature, ou de parti pris, on ne voit que ça, on ne voit pas, plus loin, le fleuve reprendre son cours, très calme et très puissant... Vous me comprenez ?

BARTLETT

Que je sois myope, moi, je veux bien! Mais suis-je le seul à penser ce que je pense?

CHARLES

C'est entendu! C'est un peuple turbulent... Pendant deux siècles, il a embêté l'Europe... Mais toutes les idées généreuses qui ont fait faire un pas à l'humanité ont jailli de ces cerveaux agités... Et puis, il y a leur culture, leur goût... Savez-vous ce que j'ai entendu avancer par un Américain? « Si l'on pouvait, disait-il, élever autour de la France un mur qui l'isolerait complètement et un mur semblable autour des États-Unis, et si après cinquante ans on regardait dans quel état se trouvent les deux peuples, on trouverait la France en avant de la civilisation, tandis qu'il n'y aurait plus chez nous que des Peaux-Rouges et des nègres. »

BARTLETT, *colère.*

En voilà assez! Je n'ai pas besoin de savoir la suite. Celui qui a dit cela est un mauvais Américain.

CHARLES

Oui, parce qu'on a toujours tort de dénigrer son pays.

BARTLETT

Et moi je dis que mon pays sera de plus en plus grand, tandis que la France, dans dix ans...

GONTIER

Allons, Bartlett!

BARTLETT

Tandis que la France, dans dix ans, sera au niveau de la République de Saint-Marin.

GONTIER, *éclatant.*

Ah! mais, dis donc, tu m'embêtes, toi, à la fin!

BARTLETT, *stupéfait.*

Qu'est-ce qui te prend! Mais ce sont tes propres paroles!

GONTIER

Possible...

BARTLETT

Alors?

GONTIER

Je veux bien les dire, mais je ne veux pas qu'un étranger les répète. (*Un temps.*) Nous racontons cela quand nous sommes entre nous, parce que nous savons bien les uns et les autres que nous parlons politique, et qu'en parlant politique on a le droit de dire des bêtises... Et quant à l'opinion de l'étranger, je te répondrai qu'il est des soupirants éconduits malgré leurs sourires et leurs menaces, et que le dépit peut rendre dédaigneux... Et puis, il y aurait encore bien des choses à répondre... bien deschoses...

CHARLES

Vous voyez, mon cher Bartlett, que vous devez me laisser épouser ma cousine.

BARTLETT

Oui. Mais en Amérique. (*Entrent Pierre et Marthe.*)

PIERRE

J'ai à te parler, Gontier... Viens, Charles.

BARTLETT, *à Marthe.*

Et moi, je voudrais bien vous dire quelques mots, madame... (*Pierre, Charles et Gontier s'éloignent et se promènent au fond. On les voit passer deux ou trois fois pendant la scène suivante.*)

SCÈNE VII

MARTHE, BARTLETT

BARTLETT

Si vous le voulez bien, madame, nous passerons les préambules...

MARTHE

Passons.

BARTLETT

Nous supprimerons les fleurettes du discours.

MARTHE

Oh! c'est dommage!... Enfin... supprimons.

BARTLETT

Voilà : je suis disposé à vous servir...

MARTHE

Croyez, cher monsieur, que j'apprécie tout l'honneur...

BARTLETT, *un peu rude.*

Ce n'est pas un honneur, mais c'est appréciable tout de même. (*Un temps.*) Je vous en prie, madame, ne voyez en moi qu'un brave homme, dont les paroles ne veulent dire que ce qu'elles disent et qui vient chercher avec vous le moyen de vous tirer d'embarras.

MARTHE

Me tirer d'embarras... Je ne vois pas bien...

BARTLETT

Je sais, depuis hier soir, le changement qui a été apporté dans l'état de votre fortune par la création de la Société So and So. Je sais que votre mari — il vient de me le confirmer — est contraint à une liquidation qui l'obligera à la réalisation de tout ce qu il possède. Je sais enfin qu'il est disposé à vendre son brevet pour un prix dérisoire à une compagnie qui ne l'achète que pour l'enterrer. Or, jamais un Américain ne consent à laisser supprimer une valeur, une force. J ai préparé cette nuit un projet d'exploitation de ce brevet, et je suis arrivé ici, ce matin, avec mon papier dans ma poche A vous dire vrai, je m'attendais à trouver la fête décommandée sous un prétexte ou sous un autre... Ma foi ! je peux bien vous l'avouer, j'ai

été un peu surpris de voir qu'elle avait lieu. Je savais que vous étiez au courant, votre mari et vous, et je vous ai regardés avec une certaine curiosité. Vous avez été très bien.

MARTHE

Merci.

BARTLETT

Si je vous le dis, c'est que je le pense... Vous avez été très bien. Ça, c'est crâne. C'était inutile, du reste, mais c'est élégant... Élégant et inutile comme un panache. Mais je ne suis pas ici pour vous faire des compliments. La combinaison que j'offre à votre mari vous tirera d'affaire. Il faudra que mon associé vienne habiter New-York avec moi.

MARTHE

Mais c'est impossible !

BARTLETT

Pourquoi?

MARTHE

Vous le savez bien.

BARTLETT, *ennuyé.*

Vous pensez encore à cela... (*Elle se lève.*) Attendez... Écoutez, madame, faut-il, parce que j'ai été un imbécile, que vous, votre mari et vos enfants demeuriez dans le malheur?... Je vous ai priée de me pardonner... Je vous en prie encore. Si mon.. ma. . mon... enfin disons : étourderie... si mon étourderie a pour vous d'aussi désastreuses

conséquences, je ne m'en consolerai pas de longtemps.

MARTHE, *sereine.*

Vous êtes très gentil, monsieur Bartlett, et je ne vous en veux pas, je vous l'affirme. Rassurez-vous d'ailleurs, même si l'incident en question ne s'était pas produit, nous resterions en France. Et pour vous montrer que je vous ai bien pardonné, je vais vous traiter en ami et vous dire tout. Cette nuit, mon mari et moi, nous avons fait nos comptes. Tout ce que nous possédons ne suffira pas à payer tout ce que nous devons. Nous expatrier, dans ce cas, cela paraîtrait une fuite.

BARTLETT

Qu'est-ce que vous comptez donc faire ?

MARTHE

Ne négliger aucun effort pour arriver à désintéresser notre dernier créancier.

BARTLETT

De quoi vivrez-vous ?

MARTHE

Des appointements de mon mari.

BARTLETT

Et de votre fortune personnelle.

MARTHE

Tout ce qui est à moi est à mon mari.

BARTLETT

Alors, c'est la misère ?

MARTHE

Pourquoi cela?

BARTLETT

Vous, habituée au luxe, je vous vois, à Paris, dans un logement étroit et sombre, au milieu de meubles grossiers... Vous y mourrez de tristesse et d'ennui.

MARTHE

Comme vous vous trompez !...

BARTLETT

Cependant... quatre personnes vivant avec les appointements d'un ingénieur...

MARTHE

D'abord, rien ne dit que Geneviève et moi nous ne réussirons pas à y ajouter quelque chose. Et puis, des appointements d'ingénieur bien utilisés ..

BARTLETT

Cependant...

MARTHE

Vous voulez tout savoir? Vous voulez que je vous dise nos petits secrets? Cela vous intéresse?

BARTLETT

Beaucoup.

MARTHE, *enjouée.*

D'abord, il faut supprimer l'idée du logement étroit et sombre. En demeurant assez loin... et assez haut... on a de l'air et de la lumière à bon marché, et si l'on est vaniteuse, on raconte aux

bonnes amies que le quartier a été recommandé par le médecin pour le bien de la santé des enfants... Quant aux meubles... si vous saviez comme on peut faire du luxe à bon marché avec des étoffes indiennes sur les murs et un coupon de soie Liberty drapé autour d'une glace... et si vous saviez combien facilement on trouve, dans nos magasins de Paris, des potiches qui, avec un bouquet de mimosa de quatre sous, auraient l'air d'un objet d'art dans un salon de Chicago!...

BARTLETT

Oui... mais quand vous aurez été trois cent soixante-cinq jours par an en tête à tête, tous les quatre... savez-vous ce qui arrivera? Vous vous détesterez. Venez donc en Amérique...

MARTHE

En tête à tête!... Mais on sortira, monsieur Bartlett?

BARTLETT

Et des toilettes?

MARTHE

La façon des nôtres vaut presque toujours plus que l'étoffe. Et la façon, nous l'avons au bout des doigts.

BARTLETT

Et des diamants?

MARTHE

Ça passe de mode... Et puis, on les imite si bien! Quand vous admirez l'élégance d'une de nos salles de théâtre, vous ne vous doutez pas, mon-

sieur Bartlett, de l'ingéniosité que plus d'une spectatrice a dépensée avant d'arriver à sa place... Plus d'une, je vous le dis, porte une toilette à laquelle le dernier point a peut-être été cousu une heure avant le lever du rideau. Le mari, en rentrant de sa journée d'affaires, a trouvé son linge prêt et son habit brossé mieux qu'il ne l'eût été par un valet de chambre, et l'on a même essayé le bouton du faux col pour éviter l'orage redouté... Les gants blancs seront très blancs; ils auront été recousus et nettoyés par celle-là même qui les porte, et vous ne vous en doutez pas, à la voir élégante et joyeuse, sous l'éclat de diamants qui sont faux, de perles qui sont fausses, mais qui ont l'air sur elle d'être vrais, tandis que de réels brillants deviennent douteux sur d'autres épaules... Le lendemain matin, on met des vieux gants pour aider la bonne ou la femme de ménage... Et l'on fait tout cela gaiement, sans se croire une héroïne, parce qu'on a dans le sang du courage et de la bonne humeur! Voilà le secret du bonheur sans fortune, monsieur Bartlett.

BARTLETT

Pourquoi ne racontez-vous pas cela dans vos romans?

MARTHE

Vous ne les achèteriez plus.

BARTLETT

Ça, c'est encore une pierre dans mon jardin, comme vous dites.

MARTHE

Oh! si peu...

BARTLETT

Ecoutez... Puisque vous me parlez comme à un ami, ce dont je suis très fier, je voudrais bien, au sujet de l' « incident », vous demander si j'ai été complètement, absolument sans excuses.

MARTHE

Par exemple...

BARTLETT

Enfin... voilà... est-ce que je me suis trompé? Il me semble que vous étiez particulièrement aimable pour moi.

MARTHE, *candide.*

Evidemment!... c'est tout naturel... Mais dès que j'ai su que sur l'Atlantique naviguait un monsieur qui pouvait être le commanditaire de mon mari, je me suis dit : « En voilà un à qui il faudra tâcher de ne pas faire peur... » Tiens!... On défend son homme, comme disent les ouvrières...

BARTLETT

Alors, c'est pour cela que vous me vantiez les Anglo-Saxons?

MARTHE

Vous venez de le deviner...

BARTLETT

Et que vous me trouviez l'air plus jeune que mon âge...

MARTHE

J'ai fait bien pire! le jour du coktail...

BARTLETT

Quoi donc?

MARTHE

J'ai risqué de vous empoisonner.

BARTLETT

Comment cela?

MARTHE

Ce serait trop long... Mais je vais être bonne... Ne demandez nulle part de la gentiane des Alpes, vous n'en trouveriez pas.

BARTLETT

Alors, je ne saurai jamais la recette.

MARTHE

Si. Je vous l'enverrai en Amérique.

BARTLETT

Vous avouez avoir été coquette?

MARTHE

J'avoue et je m'accuse... Et tenez, le père Roquelot prépare deux bouquets, un pour vous, et un pour M. Gontier, en remerciement des lots que vous avez offerts pour la tombola... Eh bien, si vous les comparez, vous verrez que le vôtre est le plus beau!... Seulement, ce que vous avez cru que je faisais par amour pour vous, je le faisais par amour pour mon mari, voilà toute la différence.

BARTLETT

Elle n'est pas sans importance. (*Pierre, Gontie et Charles se rapprochent.*)

SCÈNE VIII

TOUT LE MONDE

PIERRE

Mon cher monsieur Bartlett, une société étrangère vient de se fonder pour fabriquer en grand les articles que je produis. Elle les offre à un prix qui est inférieur à mon prix coûtant...

BARTLETT

Qu'est-ce que je vous disais, à Trouville !

PIERRE

Ah ! oui, vous aviez raison. C'est une faute de rester chez soi et de se contenter d'un gagne-petit On vit dans une existence somnolente et l'on est réveillé par un coup de tonnerre.

BARTLETT, *triomphant.*

Ah !... N'achevez pas. Je sais où vous en êtes. Nous allons arranger cela. Tout à l'heure, j'ai refusé de vous commanditer parce qu'il y a chez nous un proverbe qui dit : « Celui qui attend qu'on le porte ne mérite pas d'être porté... » Mais, depuis, j'ai vu et entendu des choses qui m'ont fait changer d'avis... (*Un profond salut à Marthe.*) Attendez... (*Posant sa main sur l'épaule de Charles.*)

Il y a là aussi un garçon que j'aime bien, quoiqu'il ait trop vite, à mon gré, oublié sa patrie de là-bas au profit de celle d'ici. (*Sur un geste de Charles.*) Je sais. . je sais .. Tu as aimé en même temps la Française et la France... Va chercher ta fiancée.

CHARLES

Bartlett !

BARTLETT

Va ! va !... Nous n'allons pas nous attendrir, n'est-ce pas ?... Va donc ! Tu m'embêtes !... (*Charles sort. A Pierre.*) Voulez-vous de lui pour associé ?...

PIERRE

Certainement.

BARTLETT

Alors, vous mettrez vos petites marmites à la ferraille et vous exploiterez avec lui votre brevet.

PIERRE

Merci...

BARTLETT

Attendez !... Et moi, je l'exploiterai en Amérique. On partagera les bénéfices. Ne me remerciez pas.... j'aime mieux vous le dire tout de suite, parce que vous finiriez par vous en apercevoir : c'est vous qui êtes roulés !... Alors, il est inutile que les deux jeunes gens attendent un an ou deux pour se marier. D'ailleurs, ça m'est égal, je repars dans huit jours.

GONTIER

Tu es un brave homme.

BARTLETT

Un brave homme d'affaires. J'y tiens. (*Entre Roquelot.*)

ROQUELOT

On fait dire à ces messieurs que c'est l'heure, pour la séance du conseil municipal.

GONTIER

Nous y allons.

BARTLETT

Ne vous battez pas !

PIERRE

Soyez tranquille. Nous ne nous battrons pas aujourd'hui.

BARTLETT

Eh ! Eh !

PIERRE

Il y a heureusement des points sur lesquels nous sommes tous d'accord. (*Il donne une poignée de main à Gontier.*)

GONTIER

Parfaitement !

RIDEAU

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

PQ 2201 B5F7 1917
Brieux, Eugene
La Française

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY